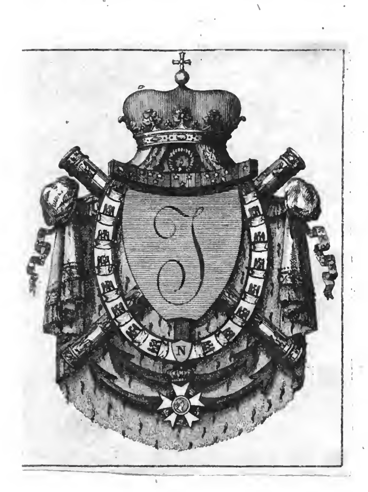


2



L'ABBAYE
DE LUSSINGTON.

III.

L'ABBAYE
DE
LUSSINGTON;

PAR HENRIETTA ROUVIÈRE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR P. DE C****.

> Dieu est juste ; mais qui peut mesurer sa sagesse infinie ? Tout ce qui est, est bien, puisqu'il règle nos destinées.
>
> LEE.

TOME TROISIEME.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.

M. D. CCCVII.



L'ABBAYE
DE LUSSINGTON.

CHAPITRE PREMIER.

Milady Benting posa de nouveau le manuscrit pour essuyer les larmes qui coulaient abondamment de ses yeux. Elle ne pleurait plus seulement sur les malheurs d'une amie, mais sur les maux qu'éprouvait un autre enfant de la douleur.

« Hélas ! » s'écria-t-elle, « ne puis-je pas dire avec cette chère Suzanne — combien de malheureuses victimes ont gémi dans ce château ! — Préservez-la, ô ciel,

des dangers qui la menacent ! Les tourmens de cette pauvre insensée me percent le cœur ! — Ah ! ma Suzanne, vous n'aviez pas besoin que ces chagrins vinssent ajouter aux vôtres ; car sans doute vous les sentiez bien vivement, vous qui savez que celle qui les endurait vous avait sauvé la vie dans votre enfance ! »

Lorsque la duchesse eut soulagé son cœur oppressé, par un déluge de larmes, elle reprit encore les papiers et continua à l'endroit où Suzanne s'exprimait ainsi :

« Je n'ai pas pu écrire depuis deux jours, mon aimable mère ! Le chagrin pesait sur mon cœur plus que de coutume. Ces billets l'ont brisé de part en part ! —

Ah ! pourquoi le ciel qui a voulu que nous fussions toutes deux prisonnières dans ces murs, n'a-t-il pas permis que la captivité de Suzanne commençât avant que celle qui lui sauva la vie fût descendue au tombeau ? Suzanne eût adouci ses propres peines, en partageant celles de cet ange persécuté. — En arrachant du sein de cette infortunée les épines aiguës de la douleur, elle eût moins senti le trait envenimé qui déchirait le sien. — Oh ! chère marquise, combien ont été longues les souffrances de cette femme vertueuse ! Mais le ciel fut miséricordieux dans ses décrets, car en lui rendant le souvenir de ses maux, il l'affranchit de tous ceux qu'elle avait encore à craindre. La mort bienfaisante a sous-

trait la victime de l'inhumaine Julie au pouvoir de son implacable tyran. — Maintenant sa colère retombe sur ma tête ! Elle veut une autre victime, — et cette victime est sa propre fille ! — Mais que sa vengeance la plus cruelle me poursuive, elle ne peut ajouter un tourment de plus à ceux qu'elle m'a déjà fait souffrir. La flèche acérée est fixée dans mon cœur, et les réflexions les plus déchirantes se confondent en une seule, lorsque je songe qu'elle est ma mère. — Son triomphe sur moi pourra-t-il être complet ? La douce Eliza ne pouvait résister à la cruauté de Julie ; mais pense-t-elle dompter aussi aisément le cœur de Suzanne ? Non. Elle pourra torturer son corps ; mais ce cœur

a de la fermeté. J'ai dit une fois, dans la douleur de mon ame, « Que la folie serait un soulagement; » mais je révoque ces paroles; car, ô ma tendre amie! ce serait le plus pénible tourment pour moi. Puisse le ciel me conserver ce courage, qui jusqu'ici a surmonté tant d'épreuves.

« Je n'ai plus trouvé qu'un seul billet qui fut entièrement lisible. Il paraît être le dernier qu'ait tracé son auteur expirant. — Ah! ma mère, de quels élémens se composait donc l'ame de la féroce Julie? »

DERNIER BILLET.

« Julie, mes maux touchent à leur terme! Mon ame a repris ses

facultés si long-tems suspendues, et elle sent encore une fois toutes les horreurs de l'agonie qui l'accable. Son énergie est épuisée. Par vous ont été taries les sources d'une vie que vous auriez pu rendre heureuse. Cependant, Julie, puis-je descendre au tombeau qui s'ouvre pour me recevoir, sans vous faire connaître les sentimens d'un cœur brisé par votre cruauté? — Ah! puissent-ils vous rappeler ce que vous êtes — ce que vous pouvez être, si vous ne dédaignez pas de fléchir la justice d'un Dieu vengeur, et d'expier vos crimes par un sincère repentir! Puissent mes prières, les prières de la plus humble de ses créatures, obtenir grace pour vous, et toucher le ciel en votre faveur : car je vous

pardonne, ô Julie; et en vous pardonnant, j'obéis à la loi suprême. Apprenez que votre fille, l'enfant d'Osmond, existe! Je sais la haine mortelle que vous lui portez — que vous portez aussi à son père qui vous fut si cher autrefois, et pour lequel vous vous êtes sacrifiée vous-même, en rompant tous les liens de l'amitié, de l'honneur et de l'humanité; car le cœur d'Osmond rejeta celle qui détruisit son bonheur. Si jamais cet enfant tombait en votre pouvoir, je prévois combien votre vengeance serait grande! Cependant écoutez-moi, Julie, en ce moment où je vais cesser d'être. C'est en vain que vous parviendriez jamais à la découvrir, vainement votre haine la pour-

suivrait ; si les ames des morts peuvent revenir dans ce monde, la mienne veillera sur la postérité d'Osmond, et se placera entre vous et votre vengeance ! —Julie, celle que vous avez exercée sur moi doit vous suffire. Que votre esprit inquiet se repose satisfait de ma mort ! Mais pourquoi parler de vengeance ! La petite Eliza est hors de vos atteintes ; plusieurs années se sont écoulées depuis que mes mains l'ont arrachée au sort que vous et une nourrice barbare et vénale lui aviez préparé. Elle est placée dans un lieu sûr et paisible. Le secret de sa retraite meurt avec moi ; que puis-je donc redouter pour elle ou pour moi-même ? Encore quelques heures, et j'aurai cessé de l'aimer et de vous

craindre ! Mais en ce moment où mon dernier soupir est près de s'échapper, je fais cet aveu, et j'ose m'en glorifier ! — Ah ! puisse le mérite de cette action effacer en moi les imperfections dont personne n'est exempt dans cette vie sujette à tant de faiblesses. Julie, vos fautes furent grandes. Je ne m'arroge pas le droit de juger; c'est un simple avertissement que je vous donne. — Oh Julie ! réfléchissez avant d'être appelée à rendre ce compte terrible ! Songez qu'Eliza va se réunir à cette poussière où votre cruauté l'a fait rentrer ; que cette idée éveille en vous de terribles souvenirs ; qu'il vous rende le remords — le repentir — et les sentimens d'une mère. » —

« Ma mère, les maux de cette sainte martyre sont finis. Ils n'existent plus que dans le cœur de celle qui fut destinée à les partager. Elle a retrouvé cette paix qui lui fut refusée ici-bas. — Mais qu'est devenue la malheureuse qui l'en a privée ? Dort-elle aussi dans une froide tombe ? — Dans quels lieux le repos peut-il exister pour elle ? — Vit-elle ? — Hélas ! pourquoi faire cette question ? Mes malheurs ne sont-ils pas une triste preuve de son existence ? — O respectable Eliza ! tes avertissemens ont été méprisés ; son ame vindicative a découvert l'être malheureux que tu croyais en sûreté ; et maintenant qu'elle le tient en son pouvoir, elle lui fait sentir tout le poids de sa haine.

« Pourquoi ne vient-elle pas se montrer à moi ? — m'apprendre qui je suis — qui elle est ? Pourquoi placer un voile devant mes yeux et me laisser former de vaines conjectures ? Cette incertitude fait mon supplice ! Que seraient, en comparaison de celles que j'endure, les souffrances momentanées de la mort ? Rien. — Venez donc, mère barbare ! Venez et rassâsiez votre ame de toute la vengeance dont elle est avide ! Le sein de Suzanne est offert à vos coups ! Elle ne gémira point en recevant de la main de sa mère le coup qui doit terminer à-la-fois sa vie et ses infortunes. —

« J'ai remis les billets d'Eliza à l'endroit où je les avais pris. Peu m'importe de savoir qui les avait

placés-là. Ils sont sacrés pour moi. Je les visiterai chaque jour. Chaque jour, j'irai donner une larme à la mémoire chérie de leur malheureux auteur ; et dans mes prières, j'élèverai ma voix suppliante pour implorer le pardon de la coupable cause de leur existence.

« J'ai demandé aujourd'hui à Annette, depuis combien de tems la dame insensée était morte. Elle réfléchit assez long-tems, et me répondit : — Il y a environ trois ans, Signora, que ses maux sont terminés. — Elle n'en dit pas davantage ; et, quoique mon cœur eût désiré quelques détails, ma bouche n'osa point les demander. — Ah ! chère marquise, déjà la seconde année est révolue depuis

le jour où j'entrai dans cette affreuse prison ; et cependant le moment de ma liberté me paraît plus éloignée que jamais. Je tâche de m'habituer à ma captivité, en me persuadant que la mort seule m'en délivrera. J'y suis résignée ; une détention éternelle est maintenant tout ce que je redoute ; la mort n'est plus pour moi un sujet de terreur.

« Si je pouvais vous voir encore une fois, ma tendre mère ! — Si je pouvais me jeter à vos pieds et recevoir votre bénédiction. — S'il m'était permis de presser sur mes lèvres la main d'Oriel, je rendrais sans murmure le dernier soupir. Mais penser que ce bonheur m'est à jamais refusé ! — O chère marquise ! cette idée est affreuse ! —

Vous aussi, Osmond, cher ami de mon enfance, jadis témoin de mon paisible bonheur ! — qu'il me serait doux de vous voir ! — O ma mère ! quel charme inconnu a pour moi ce nom. — Est-ce parce que mon père le portait ?— S'il était possible que vous lussiez un jour ce papier — que vos précieuses larmes arrosassent le récit des peines de votre Suzanne — que votre cœur gémît au souvenir du déchirement du sien, combien cet espoir serait doux pour moi ! Mais, hélas ! ô ma mère, Suzanne n'écrit que pour les murs insensibles qui l'environnent. Voilà les seuls témoins des tourmens qui déchirent son sein ! — Elle et ses douleurs cruelles seront ensevelies dans un même tombeau. —

Mais lorsque l'instant qui doit séparer son ame de sa dépouille mortelle sera proche, elle se traînera vers le lieu qui renferme les derniers souvenirs d'Eliza, et déposant ces mémoires auprès des siens, elle les livrera ensemble à la poussière qui doit les détruire, ainsi que leurs auteurs. Si cependant quelqu'un, conduit au château par un sort plus heureux, parvenait aussi à découvrir l'endroit qui les recèle, puisse la pitié accorder une larme aux malheurs qu'ils retracent, et l'humanité les remettre à la personne chèrie à qui ils sont adressés. —

« Comme l'affliction nous change, mon aimable mère ! Si vous pouviez voir votre Suzanne, vous ne la reconnaîtriez pas ! La

voir ! — ah ! chère marquise, ce mot me serre le cœur. J'ai perdu cette fraîcheur de la santé qui colorait autrefois mes joues, et la pâleur du lys l'a seule remplacée. Je suis devenue l'ombre de ce que j'étais ; ma taille jadis élancée, ne m'offre plus que l'idée d'un long et maigre squelette, qui me fait souvent frissonner moi-même, lorsque ma lampe la répète en la prolongeant sur un mur éloigné ; et lorsque je l'aperçois dans un grand et antique miroir qui décore une chambre voisine de la mienne, à peine puis-je vaincre la terreur involontaire que me cause cet objet effrayant. Cependant ma santé ne décline point dans la même proportion. Je ne puis l'attribuer qu'aux soins attentifs

d'Annette. Lorsque le tems le permet, je fais ma promenade ordinaire. Elle est si bien accoutumée à me voir sortir, que souvent la porte de ma prison demeure ouverte tout le jour; et si j'étais portée à satisfaire ma curiosité, je pourrais parcourir, sans qu'elle le sût, tout ce vaste bâtiment. Mais elle s'est fiée à mon honneur, et jamais je n'ai franchi d'un seul pas les bornes qu'elle m'avait prescrites.

« Le soleil d'été revient égayer la terre; il est plus précoce dans ce pays qu'en Angleterre, car à peine y a-t-il trois mois de tems froid, pendant lesquels j'ai toujours vu de la neige ici. A présent tout change, tout renaît, grace à cette chaleur vivifiante. — Les ouragans furieux n'ébranleront

plus de long-tems cet édifice délabré ; je n'ai plus à craindre cet air humide qui engourdissait quelquefois mes doigts au point de me forcer à abandonner la plume, ni je n'aurai plus à souffrir du vent glacial, qui courbant ces grands arbres dépouillés de feuilles, réveillait dans mon ame les tristes idées que cause une nuit profonde ; car je n'osais pas toujours satisfaire mon envie, et profiter pour écrire de la seule clarté qui me restait, dans la crainte qu'Annette ne vînt à me surprendre. Durant ces longues nuits, je fus souvent contrainte de renoncer à cette distraction, et d'accumuler dans mon esprit tout ce que j'eusse voulu confier au papier. La plupart se passèrent dans l'insomnie, quel-

ques-unes furent consacrées à mon triste récit; mais tous mes jours ont été si uniformément malheureux, que chacun de ceux qui se sont écoulés ressemble exactement aux autres. — . .

« J'ignore ce qui peut inquiéter Annette. Lorsqu'elle vint me voir ce matin, un mal-aise visible altérait sa figure. Je lui demandai si elle était malade? Elle me répondit que non. — S'il était survenu quelqu'événement capable de lui déplaire ou de l'alarmer? — Non. — Je lui fis encore plusieurs questions de la même espèce ; ses réponses furent toujours négatives. Je partage, malgré moi, ses craintes imaginaires ; elles doivent l'être en effet, puisqu'elles n'ont aucun fondement réel. — Peut-être est-

elle vraiment malade, et craint-elle de m'alarmer en le disant. — Oh ! chère marquise, combien je redoute de la perdre ! Cette idée m'a fait oublier un instant que j'étais étroitement renfermée. . . . . . Mais pourquoi m'abandonner à de vaines craintes? Si elle était sérieusement indisposée, ne me le dirait-elle pas? — Sans doute elle me permettrait de la soigner. — Et si elle se croyait vraiment en danger, ne m'ouvrirait-elle pas à l'instant ma prison ? Oui, Annette est si bonne ; elle partage des peines qu'elle ne peut entièrement soulager. Ce qu'elle pouvait faire, elle l'a fait ; et dans ses derniers momens, pourrait - elle oublier sa pauvre captive ? Sa plus grande dette serait acquittée, ses craintes auraient

cessé ; elle n'aurait plus rien à redouter de la méchanceté, et je serais délivrée. — Oh ! précieuse liberté, comme mon cœur te bénirait ! — C'est à genoux que j'attendrais ton heureux bienfait. — Mais, arrête, ma plume ! — Où m'entraînes-tu ? La vie d'Annette en serait le prix ; et cette vie n'est occupée qu'à prolonger la mienne. —Eloignez-vous, pensée trop peu généreuse ! Qu'Annette vive ! — Que Suzanne reste long-tems prisonnière ! —

« Annette devient plus impénétrable. Me soupçonnerait-elle de former quelque plan pour ma délivrance ? A-t-elle eu quelque sujet de le croire ? Aucun ; quoique plus d'une fois j'en aie eu la possibilité. Pourquoi donc au-

rait-elle quelques soupçons sur moi ? — Je n'en sais rien, ma chère marquise ; mais je puis juger, d'après ses actions, qu'elle me veille avec plus de soin. Rarement elle laisse ma porte ouverte ; et si par hasard elle oublie de la fermer, c'est seulement lorsqu'elle a la tête troublée par sa liqueur favorite. Depuis quelques jours, il ne m'a pas été permis de me promener au-dehors. Une telle conduite me serait insupportable, si je croyais qu'elle fût motivée par des doutes sur ma délicatesse. Mais non, quelqu'autre cause..... Je tremble de la deviner..... J'éprouve un mal affreux.

« Chère et aimable mère, à quels nouveaux chagrins suis-je destinée ? Je respire à peine, dans

l'attente où je suis de quelque malheur prochain. Ce soir, lorsqu'Annette desservait la table sur laquelle j'avais soupé, je remarquai que le nuage, qui ces jours derniers obscurcissait son front, était visiblement épaissi, et que ses yeux étaient rougis par les larmes. Je pris sa main :

« Chère Annette ! » m'écriai-je, « qui peut vous causer cet abattement extraordinaire ? Etes-vous malade ? Vous ai-je donné lieu de vous reprocher vos bontés envers moi ? Craignez-vous quelque malheur qui touche l'une de nous ? Dites, bonne Annette ! Je ne veux pas vous importuner par mes questions ; mais étant les deux seuls habitans de ce triste séjour, pourquoi ne pas me faire partager

vos peines? Suis-je menacée de quelque nouveau danger? —Vous pleurez, Annette! Dieu de bonté! que m'annoncent ces larmes? Ne me rendez pas par votre silence, plus malheureuse que je ne le suis; répondez-moi, oui ou non. Est-ce pour moi seule que vous craignez?

« Elle me regarda! — O ma mère! quel regard! Il parla à mon ame plus qu'aucun langage. Je tombai sur une chaise, près de me trouver mal. D'une main tremblante je lui fis signe de me laisser. Elle ne fit pas un mouvement, elle n'essaya point de parler.

« Pourquoi, oh pourquoi faut-il que mon cœur, rejetant tout sentiment de générosité, s'ouvre si facilement aux plus horribles soupçons? Encore une fois, — pardon-

nez, ô mon Dieu, à mon esprit troublé! — Encore une fois, l'idée du poison se présenta à moi, et me levant de mon siége, d'un air égaré, je saisis le bras tremblant d'Annette.

« Dites-moi! » m'écriai-je; « le crime est-il accompli? — M'avez-vous empoisonnée? »

« Oh! ma mère, mon cœur abattu ne résista point au reproche que je lus dans ses yeux. Oh! combien son premier regard était peu expressif en comparaison de celui-ci! Aucune expression n'eût pu rendre aussi bien à quel point je l'avais offensée. Je fus humiliée, indignée de mes soupçons. Pouvais-je réparer cette injure autrement qu'en lui témoignant ma

honte? — Je sentis que c'était le seul moyen de reconquérir son estime et la mienne, et je tombai à genoux pour implorer son pardon. Elle me serra dans ses bras, — elle appuya ses lèvres sur mon front, — et ses yeux, affaiblis par l'âge, s'inondèrent d'un déluge de larmes.

« O Madame, dit-elle en sanglotant, « pourquoi vous mettre à genoux devant la pauvre Annette? — Vous brisez son cœur! Cette humble posture l'afflige plus que les soupçons les plus injurieux. Madame, quelque chose qu'il arrive, ayez bonne opinion de la vieille Annette! »

« Elle regarda tout autour de la chambre, et dit, en baissant la voix:

« Je ne puis, — je n'ose parler. Rentrez dans votre chambre. Tenez la porte bien fermée. Vous y serez en sûreté en prenant cette précaution. Vous n'avez rien à craindre durant le jour. — Mais la nuit, Madame, soyez sur vos gardes. — Montrez du courage ! Votre *ennemi* est près de vous ! »

« Après avoir prononcé ces terribles paroles, elle me quitta promptement.

« Dieu tout-puissant, qui jusqu'ici avez veillé sur votre servante, préservez-la du poignard des assassins à l'heure de minuit. Faites qu'elle ne reçoive le coup mortel qu'en plein jour, et qu'elle puisse voir le bras qui la frappe !

« Je me suis retirée dans ma chambre, comme Annette le désirait, et je n'y suis pas moins malheureuse. Mon lit me semble un tombeau entr'ouvert, et ma chambre le ténébreux asyle de la mort. Mon ame révoltée s'indigne de cette contrainte. Je dédaigne les avis de cette excellente créature : pourquoi tenterais-je, comme un coupable tremblant, d'éviter le sort qui m'est réservé ? J'aime mieux me précipiter à sa rencontre, que de languir dans cette affreuse situation. Un pouvoir invisible me conduit ; je dois obéir. Je veux retourner dans cette chambre d'où je me suis si lâchement enfuie. Si c'est là que les ordres doivent s'accomplir, je vole au-devant d'eux ! —

« Etre puissant et miséricordieux qui daignas favoriser mon ame en lui accordant une force presque surnaturelle, conserve la lui encore pendant quelques heures. O mon Dieu ! soutiens-moi dans cette crise terrible qui doit porter mes maux à leur comble, et terminer ma triste vie. Je touche au dénouement. Quelle main vous retracera la fin de ma tragique histoire. Je m'égare. —

« Mon sort est désespéré ! — mes actions doivent l'être aussi ! — J'ai appris que vous étiez près de moi. — Oh ! de quelle manière l'ai-je appris ! Cette nouvelle a jeté mon ame dans le délire ! — Vous êtes près de moi ; mais je suis aussi loin de vous que jamais. — Plus

loin sans doute ; car quelques heures, quelques instans, — un seul peut-être va nous séparer pour toujours dans ce monde ! Hélas ! j'allais braver l'acier dirigé contre mon cœur ; mais cette nouvelle, en même tems qu'elle avance le terme, me rattache encore à la vie. Pour la première fois, je voudrais pouvoir détourner le coup qui me menace, et m'y dérober. Avec la timidité de mon sexe, j'essaie au moins de reprendre mes esprits pour quelques instans. Serai-je en état de vous raconter une scène qui a épuisé tout ce courage dont je me glorifiais.

« Quand j'aurai rempli cette dernière tâche, alors je remettrai ce paquet entre les mains d'Annette. La pitié l'engagera à vous le faire

parvenir. Vous le recevrez promptement, car vous êtes près d'ici. — Je lui donnerai ma montre pour récompense ; c'est tout ce que je possède. — Elle a quelque valeur. La récompenser ! — Elle est au-dessus d'un vil intérêt ; mais ce sera le salaire de la personne qu'elle chargera de cette commission, si elle n'osait l'entreprendre.

— Pourrait-elle me refuser ? Je la supplierai à genoux ; — je me jetterai à ses pieds ; — je lui jurerai une reconnaissance éternelle ! La Providence a été si bonne envers moi ; m'abandonnera-t-elle dans cette occasion ! — Mon esprit est un cahos épouvantable. — Je ne me suis pas couchée depuis deux nuits : — je

n'en avais pas le courage. Pourrai-je encore goûter le repos avant l'instant qui doit m'en assurer un éternel ? —

« J'ai repris ma plume ; c'est peut-être pour ne la plus reprendre. Le Ciel le veut-il ainsi ? — je suis contente. Je lui ai demandé de la résignation, et je suis plus tranquille. Oh ! ma tendre mère, si c'est pour la dernière fois que je vous écris, recevez les assurances de l'amour de votre Suzanne, de sa tendresse et de son respect. C'est à vous et aux vôtres qu'elle consacre les derniers et les plus tendres sentimens de son cœur. Jusqu'à ce qu'il ait cessé de battre, chacun de ses battemens sera digne d'un Oriel. —

« La nuit devait amener un événement. Mon esprit agité attendait la confirmation des terribles avertissemens d'Annette. Voyant qu'il était impossible d'éviter le sort qui m'attendait, je négligeai les précautions que, dans mes instans de crainte, j'avais redoublées pour assujétir ma porte, et je me retirai dans la chambre où je me tenais ordinairement. Je garnis ma lampe, qui se trouvait entièrement à sec, et je me promenai avec une agitation inquiète dont je ne pouvais me rendre raison. Je crus un instant avoir entendu marcher dans le corridor : je prêtai attentivement l'oreille ; mais je n'entendis rien que le frémissement des feuilles, agitées par le vent. Je devins plus tran-

quille ; et, prenant un livre, je m'assis près de ma table pour tâcher de lire. En vain je suivais chaque ligne : mes yeux parcouraient les pages ; mais pas un seul mot ne fixait mon attention. Ma montre marquait minuit. Un silence imposant régnait dans tout le bâtiment, et mes réflexions se portaient sur la lenteur du tems.

« Dans un de ces instans, je fermai les yeux, comme si j'eusse pu par-là interrompre le cours de mes sombres pensées, et je ne les rouvris qu'en entendant de nouveau marcher auprès de moi. — Dieu de bonté ! — je les levai, et ils s'arrêtèrent avec horreur sur la comtesse della Castella !

« Chère Marquise ; je répète ce

nom, et je n'ai pas perdu l'usage de mes sens ! — La comtesse della Castella était devant moi !

« Mon sang cessa de circuler dans mes veines ; — un froid mortel s'empara de moi. Les pensées les plus effrayantes se croisèrent dans mon esprit, et une certitude terrible me retint immobile sur ma chaise.

« Je fus tirée de cet état d'engourdissement universel, au moment où elle prit mon bras. Cet attouchement me rendit l'usage de mes facultés. Je me levai de mon siége, et repoussai sa main avec mépris.

« Misérable insolente ! » s'écria-t-elle d'une voix qui retentit comme la foudre, « osez-vous bien me traiter avec tant de hau-

seur ! Orgueilleuse créature ! ne savez-vous pas que mon pouvoir peut vous réduire en poudre ? Faible insensée que vous êtes ! ne tremblez vous pas en ma présence ? »

« Pourquoi, » dis-je avec un courage renaissant, « pourquoi tremblerais-je en votre présence ? La surprise a pu glacer mes sens ; — le coupable seul doit trembler ! Je n'éprouve aucune crainte ; car mon ame ne fut jamais souillée par l'idée même du crime. — Mais vous-même, vous tremblez, comtesse ! Quelle en peut être la cause ?

« Je jetai les yeux sur elle en prononçant ces mots : elle était défigurée par la rage.

« Ecoutez-moi donc ! » sécria-t-elle, « écoutez. Voyons si vo-

tre ame opiniâtre conservera encore sa fermeté ; car elle doit s'attendre à ma plus cruelle vengeance. — Je suis *votre mère* !

« Chère marquise, j'étais préparée à cette idée : mon esprit en avait depuis long-tems conçu la possibilité ; l'apparition de la comtesse détruisit les moindres doutes, et je n'ai point frémi en lui entendant révéler ce fatal secret.

« Je suis votre mère ! » continua-t-elle. « Restez-vous insensible à ce nom ? — Cependant écoutez ; et si le titre de *mère* ne vous pénètre pas de respect, que le motif qui m'amène en ce lieu vous glace d'effroi ! Je suis votre mère ; mais ma haine implacable vous poursuit. Je croyais que vous

aviez été privée de l'existence étant encore enfant : mes *ordres* vous avaient condamnée à périr. Celle qui vous sauva le publia quelques années après. Je *jurai* de vous trouver, morte ou vivante ! Mon serment fut écrit, n'importe où, dans le ciel ou dans les enfers ; — il fut accompli. La bourse, le papier, — c'est moi qui les trouvai ; — c'est moi qui vous amenai ici ! Et vous eussiez pu traîner encore votre odieuse existence dans l'intérieur de ces murs ; — mais *aujourd'hui*, votre héroïsme doit être subjugué. Vos amis sont près de vous ! votre mère *chérie !* votre *mari !* votre amant ! milady B..... ! — Tous, tous ne sont qu'à quelques milles de ce château ! Ne sentez-vous

pas ce courage tant vanté près de vous abandonner? — Leur inquiète vigilance pourrait enfin les conduire ici, et *mon* nom serait couvert d'opprobre. Il ne me reste plus qu'un moyen de me sauver moi-même ; celui-là seul satisfait ma vengeance ! — Vous mourrez de ma main ! »

« O mère si chère à mon cœur ! ma fermeté m'avait en effet abandonnée.

« Mes amis si près de moi ! » m'écriai-je. « Oh laissez-moi donc vivre ! laissez-moi vivre pour les voir encore une fois ! — Je vous promets toute la fidélité, tous les égards d'une fille ; et je vous jure, par cette fidélité qui devrait tant me coûter, je jure, en présence de *celui* qui sait tout, de

renfermer à jamais dans mon cœur les égaremens du *vôtre*. Ils descendront avec moi dans la tombe, et ne seront connus que du Ciel et de nous deux. »

« Ils *descendront* avec vous dans la tombe ! » répéta-t-elle ; « mais ni Dieu ni moi ne réclamerons l'accomplissement de ce vœu. Ni *Dieu* ni les *mortels* ne peuvent vous sauver ! *Mon* ame est inébranlable dans ses projets, inébranlable comme la *vôtre*. Cette nuit terminera mes craintes, et je ne serai plus le jouet d'une femme. »

« Elle tira un poignard de son sein. Elle avança de nouveau la main pour me saisir. La nature frémit à cet attouchement d'une mère. Je reculai. »

« Ah ! » s'écria-t-elle, avec un

sourire ironique, « vous tremblez donc à la vue du fer ? Je vous croyais au-dessus de cette faiblesse. »

« Le poignard que vous tournez contre mon cœur, » lui répondis-je d'un ton calme, « ne me cause aucun effroi. Vous m'avez déjà frappée des coups les plus sensibles ; mais je repousse la main que vous avez voulu porter sur moi. Enfoncez le poignard jusqu'au fond de mon cœur ; mais ne me touchez pas : mon ame se révolte à l'approche de *votre* main. »

« Puisque c'est ainsi, » dit-elle, « vos derniers vœux seront remplis ! » A ces mots, ma tendre amie, elle saisit mes cheveux, que j'avais laissés épars en entrant dans ma chambre. « Je ne

vous toucherai pas, » ajouta-t-elle, « car votre répugnance ne peut égaler la mienne propre. Je vous maudis au moment de votre naissance! je vous maudis à celui de votre mort; car dès que vous reçûtes l'existence, mon arrêt fut prononcé. Je le sais! — vous êtes condamnée, — je le suis aussi! »

« Elle leva la main qui soutenait le poignard. Mon cœur attendait sans crainte qu'elle la rebaissât. Pendant ce tems j'invoquais le Ciel; j'implorais sa miséricorde envers moi, et son pardon pour elle. La pâleur de la lampe se réfléchissait sur les colonnes éloignées. Ma prière expira sur mes lèvres au moment où mes yeux, à moitié levés, dis-

tinguèrent un objet qui ramena mes pensées errantes vers les choses terrestres. Ma main s'avança involontairement pour détourner le coup, lorsque je dis d'une voix tremblante : — « Voyez ; » et j'indiquai une figure céleste qui se tenait immobile sous la voûte.

Sa longue robe brillait comme l'argent ; une draperie blanche entourait sa tête et retombait jusqu'à terre ; une de ses mains était posée sur sa poitrine, elle tenait l'autre élevée. Mon exclamation soudaine arrêta le bras de la comtesse, qui tourna la tête aussitôt. — « Juste Ciel ! » s'écria-t-elle « O spectacle effrayant ! Eternel souvenir ! » — Elle tressaillit et recula saisie d'un frémissement

convulsif. Sa bouche resta muette ; son visage prit une teinte livide, lorsque cette figure éclatante, étendant la main qu'elle tenait levée, prononça d'un ton solennel : — « Osmond ! » Alors elle laissa tomber le poignard à mes pieds, et poussa un cri qui fut répété par les voûtes sonores : il retentit dans ma tête ; et, prompte comme l'éclair, cette femme épouvantée s'enfuit de la chambre comme si elle n'eût jamais pu en sortir assez tôt. Je tombai à genoux devant celle qui m'avait sauvé la vie. Je courbai ma tête en signe de reconnaissance ; et mon cœur ému adora le grand Etre qui s'était déclaré d'une manière si miraculeuse en faveur de sa créature, et qui avait envoyé

un ange de lumière pour me sauver, et préserver une mère du crime affreux d'assassiner sa fille.

« Je levai les yeux pour voir encore une fois le brillant objet qui pénétrait mes sens d'un étonnement religieux ; je n'aperçus plus rien que les murs de cette vaste chambre. Vainement je regardai de tous côtés — Sa mission était remplie ; il était retourné dans sa demeure céleste. Je demeurai interdite et plongée dans le recueillement ; le cœur tout ému de ce que je venais de voir et d'entendre.

« O ma chère Marquise ! pourrais je me laisser abattre et me livrer au désespoir, lorsque le Ciel m'a prise si visiblement sous sa protection ? Pourquoi donc cha-

cune des nuits qui se succèdent renouvelle-t-elle mes craintes, comme si le retour des ténèbres m'annonçait le terme de ma vie? Quand la terre est ensevelie dans l'ombre, et qu'un pénible souvenir me retrace chacun de ces terribles instans, je me retire dans le lieu où reposent les derniers souvenirs de ma sainte protectrice, et me prosternant devant eux avec une fervente dévotion, je lui demande la continuation de sa puissante surveillance. Car, ô ma tendre amie, les secrètes inspirations de mon cœur me disent que les vœux d'Eliza furent inscrits dans le ciel, et que son esprit veille constamment sur la postérité d'Osmond. Deux fois déjà son heureuse prévoyance me sauva

la vie, et je sens qu'à la troisième son entremise sera décisive.

« Adieu donc, ô ma mère, ma bienfaitrice, mon amie ! puisse, dans cette dernière occasion, votre cœur se soumettre sans murmurer au décret qui nous sépare ici-bas. Remplie d'une humble confiance, je conserve l'espoir que nous nous retrouverons un jour pour ne plus nous séparer. O vous, la plus chère amie de la malheureuse Suzanne, c'est à genoux que je vous implore ! Recevez, exécutez sa dernière, sa seule volonté. Que jamais, je vous en conjure, que jamais ma mère ne soit traduite devant un autre tribunal que celui du Dieu, devant qui sa main va faire comparaître sa fille. Qu'elle trouve sa punition

dans son crime ! Puissance éternelle, exauce le plus sincère de mes vœux ! Lorsque sa conscience l'accusant elle-même sera déchirée par les remords cuisans, lorsque son ame coupable sera près de paraître devant son juge ! — puisse, en ce moment redoutable, un repentir sincère effacer cette tache impure ; puissent les larmes de la contrition laver les traces de mon sang, et lui faire trouver grace devant la justice d'un Dieu plein de clémence. — —

« Je ne cachèterai point ce paquet. Si Annette a pitié des souffrances dont elle gémit en secret, il pourra peut-être vous parvenir, — être remis assez tôt pour sauver la tremblante victime. Car je sais que votre tendre sollicitude s'em-

pressera de me dérober au coup qui me menace à chaque instant ! Oriel — Osmond — tous voleront à mon secours ! Cette idée me rend la vie, et l'espérance agite autour de moi ses ailes légères.

« Je succombe ! — O ma mère ! mère chérie et adorée, le cœur de votre Suzanne vous appartient à la vie et à la mort ! »

Milady Benting ferma le manuscrit, et tombant à genoux : —

« O toi ! » s'écria-t-elle en joignant les mains avec ferveur « — ô toi, qui gouvernes l'univers, et qui règles la destinée des mortels — toi, dont la puissance est sans bornes — dont la miséricorde est infinie, prends pitié de ta malheureuse servante, et par ta divine

protection préserve de la mort la plus noble de tes créatures ! Détourne le coup que doit lui porter la main d'une mère, jusqu'à ce qu'une main plus puissante l'ait arrachée à la tyrannie de son bourreau !

« Osmond, » continua-t-elle en se levant, « Osmond, ranimez-vous ! — Un instant de retard peut devenir funeste ! — Sortez de cet état léthargique, pour sauver celle dont les infortunes vous ont accablé ! Cette nuit peut mettre un terme aux peines de Suzanne ! — Cette nuit peut décider de son sort ! Allez donc, terminez cette glorieuse entreprise. Armez-vous d'un nouveau courage, et par votre persévérance parvenez à la découvrir. Les droits

d'Oriel sont incontestables ; aucune autorité ne peut les balancer. — Mais si vos demandes sont rejetées, tous les moyens sont bons pour se débarrasser d'une ennemie. Il faut sans délai montrer ce paquet à la marquise et à son fils. Il est facile de prévoir les suites de cette confidence ; mais elles sont de peu d'importance en comparaison des malheurs auxquels exposerait le moindre retard. Je vous le répète, ce moment est décisif. C'est ici que notre tâche commence. Venez avec moi ; privée de votre présence, je pourrais succomber sous le poids des devoirs qu'elle nous impose. »

Milady Benting était persuadée de la nécessité d'une prompte tentative, et quelque profondément

affectée que fût son ame, au milieu des anxiétés les plus cruelles, sa fermeté ne l'abandonna point. Son exemple rendit à Osmond toute son énergie. — Il tressaillit en recouvrant ses esprits; et prononçant le nom chéri de Suzanne, il jura de la délivrer cette nuit même ou de périr pour elle.

CHAPITRE II.

Milady Benting et Osmond entrèrent dans le salon où le marquis et sa mère les attendaient pour prendre le thé.

«Vraiment, Milady, » s'écria la marquise, « je pense qu'Osmond avait à vous faire une déclaration bien tendre; sans cela, votre tête-à-tête n'aurait pas duré aussi long-tems. » —

« Ne croyez pas, » répondit Milady, « qu'Osmond, tout occupé de la recherche d'une jeune beauté, soit capable de l'oublier pour faire l'amour à une vieille femme. C'est un chevalier errant

qui m'a fait l'honneur de me choisir pour sa confidente. » —

« Il y a long-tems, » dit la marquise en poussant un profond soupir, « qu'il poursuit une ombre vaine. Je souhaite que sa nouvelle entreprise soit plus heureuse que la première ! » —

« Je le désire aussi de tout mon cœur, » répliqua Milady, « car alors, il partagera la joie qu'il aura causée, quoiqu'il ne puisse prétendre à la dame de ses pensées. » —

« Ce discours est une énigme pour moi, » dit le marquis ; « de grace expliquez-vous, Milady. » —

« Pour satisfaire votre curiosité, je vous dirai donc qu'Osmond a découvert à quelques milles d'ici un vieux château qui renferme une

dame enchantée. Mais le charme qui la retient dans ces lieux est si puissant, que son bras seul ne peut suffire pour le rompre. » —

La marquise sourit.

« Je vois bien, » dit-elle, « que vous voulez encore revenir à vos chevaliers errans. Vous venez sans doute de lire avec Osmond quelque conte de fée. » —

« Non, ma chère marquise ; mais nous avons été sérieusement occupés à lire un récit véritable trouvé par Osmond dans une des chambres du vieux château. » —

« Ah ! de grace, faites-nous en part. Je brûle aussi de le connaître. Quel est ce vieux château ? Je crains bien qu'il ne soit, ainsi que toute l'histoire, dans votre imagination. » —

« Puisque vous êtes aussi incrédule, je vous donnerai des preuves positives. Voyez, » ajouta-t-elle en montrant un rouleau de papiers fortement liés, « ce paquet contient un conte, dont le récit ne peut manquer d'émouvoir votre sensibilité. » —

« Vous m'intéressez, » s'écria le marquis. —

« Oui, » répliqua Milady, « je suis sûre d'exciter en vous, Oriel, un vif intérêt. » —

« Que voulez-vous dire ? » s'écrièrent à-la-fois la marquise et son fils. —

« Le tems presse, » dit Milady ; « la vie de mon héroïne est menacée. Son histoire vous fera verser bien des larmes. Son salut dépend du courage de ses libérateurs ;

mais Osmond seul ne peut la soustraire aux dangers, à la mort qui la menacent. » —

« Me trompé-je ? » s'écria le marquis ; « ces paroles renferment un sens caché que je n'ose expliquer. Dois-je espérer encore ? » —

« Vous n'aviez excité d'abord que ma curiosité, » dit la marquise en pressant la main de Milady ; « mais vous réveillez maintenant tous mes sentimens. Si votre récit se rattache à des événemens qui nous intéressent, parlez, nous sommes préparés à vous entendre ! » —

« Eh bien ! » reprit Milady avec enthousiasme, « l'héroïne de mon récit n'est autre que Suzanne Hubert. Tout ce que j'ai dit se rapporte à sa situation. » —

« Elle vivrait ! » s'écria la marquise en joignant les mains. Elle ne put en dire davantage.

« Sa vie est en danger ! » s'écria en même tems Oriel. « Où est ma Suzanne. C'est à son époux qu'il appartient de voler à son secours. » —

« Soyez donc calme, et prêtez-moi l'oreille. Je vous ai dit que la vie de Suzanne est menacée. Elle tient à un fil. La lecture de ce manuscrit vous le prouvera. Je dois commencer par vous apprendre quel heureux hasard l'a fait tomber entre les mains d'Osmond ; car mon chevalier n'est pas en état de proférer une parole. » —

En effet, Osmond était assis près de sa tante, et non moins ému qu'elle même, il soutenait

la tête de la marquise appuyée sur son épaule. Le marquis, respirant à peine, était debout derrière la chaise de sa mère.

Milady commença par raconter l'aventure d'Osmond depuis son entrée dans la forêt, jusqu'au moment où il lui avait remis le paquet cacheté.

« Je l'ouvris, » ajouta-t-elle, « et vous devinerez aisément les raisons de mon indiscrétion. Ce qu'il renferme a excité en moi des sentimens de terreur et d'effroi. Nous avons tout à craindre, et nous devons conserver peu d'espérance. Un danger pressant pouvait seul me faire user d'aussi peu de ménagement. Je vous ai annoncé des événemens terribles : pourrez-vous entendre le récit de l'infortunée Suzanne ? » —

« Mettez un terme à mon incertitude, » dit la marquise. « Puisque ma Suzanne a pu supporter ces dures épreuves, je tâcherai d'imiter son courage. » —

Milady ouvrit le manuscrit, et en commença la lecture. Chaque mot pénétrait dans l'ame de ses auditeurs, et leurs sanglots annonçaient combien ils étaient affectés des malheurs de Suzanne. Milady avait à peine lu le premier billet d'Eliza, lorsqu'un soupir douloureux échappé au marquis attira sur lui toute l'attention. Au même instant, il tomba sans mouvement sur le parquet.

« Il est mort ! » s'écria la marquise ; « Oriel est mort ! » —

« Rassurez-vous, ma chère ante, » dit Osmond en le relevant. « Il est évanoui. » —

On fut quelque tems sans pouvoir le faire revenir à lui. Enfin d'abondantes larmes vinrent soulager son cœur oppressé, et bientôt il fut en état d'entendre la lecture du reste du manuscrit.

Lorsque Milady l'eut achevée : « Mes amis, » ajouta-t-elle, « je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il vous reste à faire. Les événemens de cette nuit décideront du sort de Suzanne. Le courage de cette aimable fille est au-dessus de tous les dangers ; mais un faux sentiment de devoir l'a déterminée à se soumettre à l'autorité d'une mère. Elle présentera sans résistance sa poitrine au coup qui la menace. Elle n'a pas voulu profiter, pour s'échapper, des fréquentes occasions qui se sont

offertes à elle. Que pouvons-nous donc espérer, si le monstre qui la poursuit a juré sa mort ? Cet être mystérieux, qui est venu défendre par un prodige les jours de Suzanne, me semble ne pouvoir exister que dans une imagination frappée de terreur, et sans doute il ne se lèvera pas une seconde fois pour la sauver. Volez donc au château, avant que Suzanne soit tombée sous les coups de son bourreau ! — L'obscurité de la nuit favorisera votre entreprise. » —

« Courons, » s'écria le marquis ; « vous ne pouvez concevoir l'ardeur qui m'enflamme, les sentimens qui m'oppressent ; que Suzanne respire encore, et vous les connaîtrez. Heureux le hasard qui a conduit Osmond dans ces

murs détestés ! Que Suzanne respire, et ta récompense, Osmond, sera digne de toi. — Ne perdons plus un tems précieux ; conduis-nous au château. Cette nuit décidera de ton sort et du mien ! » —

« Je vous suivrai, » s'écria Milady ; « et si les vœux d'une faible mortelle peuvent être entendus, dans peu d'heures notre bien-aimée Suzanne sera entre nos bras. Avec quelle joie je la presserai sur mon cœur ! Avec quelle joie je la ramènerai près de sa mère, près de son amie ! » —

« Allez ! allez ! » disait la marquise agitée de crainte et d'espérance. « Pendant votre absence, je vais aussi adresser au ciel de ferventes prières. Combien sera grande la joie que me causera le

retour de ma fille chérie ? Oh ! ramenez-la : sa présence me rendra la vie ; mais sa mort me conduirait au tombeau ! » —

Milady voulut se rendre dans sa voiture à l'entrée de la forêt, pour y attendre Suzanne.

« Saisissez, Osmond, » disait-elle, « saisissez ce vautour altéré de sang, et que la vengeance retombe sur sa tête ! » —

« Epargnez, » répliqua la marquise, « épargnez un coupable à qui Suzanne pardonnera. Laissez le soin de la vengeance à celui qui connaît toute l'énormité de ses crimes. Quelqu'indigne de ce titre que soit cette furie, souvenez-vous qu'elle est la mère de Suzanne. » —

Osmond promit d'agir avec pru-

dence, et de n'avoir recours à des moyens violens, que s'il y était contraint par la force des circonstances.

CHAPITRE III.

Rien ne saurait exprimer l'agitation d'Oriel et d'Osmond. Ils partirent sur-le-champ suivis de l'honnête Hume, domestique du marquis. La lune brillait de tout son éclat et favorisait leur marche. En moins d'une heure, ils se trouvèrent à l'entrée de la forêt. Il était alors près de minuit. Cette heure rendait encore plus imposans la sombre solitude et le silence profond qui régnaient autour d'eux. Ils mirent pied à terre à quelque distance du château, laissèrent leurs chevaux à Hume, et le quittèrent en lui promettant

de l'appeler, s'ils avaient besoin de son secours.

Parvenus à la grande porte, ils firent de vains efforts pour l'ouvrir. La crainte de donner l'alarme et d'accélérer le malheur qu'ils voulaient prévenir, les empêcha de frapper. Ils cherchèrent le long des murs quelque ouverture qui pût leur donner accès dans l'intérieur; mais les fenêtres du rez-de-chaussée étaient défendues par de forts barreaux de fer, et celles des appartemens étaient trop hautes pour qu'ils pussent y atteindre. Ils désespéraient de pouvoir s'introduire, lorsqu'ils songèrent aux jardins et à la porte dont Suzanne avait parlé. Pour y arriver, ils firent un long circuit à travers les broussailles et les décombres

épars autour du château. Arrivés à un mur peu élevé et adossé au principal corps de bâtiment, ils jugèrent que c'était l'enclos du jardin, le franchirent sans beaucoup de peine, et se trouvèrent derrière le château, du côté où ils conjecturaient que devait habiter Suzanne. Une lumière assez vive éclaira pendant quelques instans la longue enfilade de croisées, et fut remplacée bientôt après par une obscurité profonde.

« Voilà sans doute l'appartement de Suzanne, » dit Osmond à Oriel; « c'est-là que l'infortunée passe au milieu de mortelles alarmes les heures trop lentes de la nuit! Peut-être même que le bruit léger de nos pas a frappé son oreille attentive, et rempli son

ame de terreur et d'angoisse. . . . Mais ne crains rien, trop chère victime ! ce n'est pas un ennemi farouche qui rôde autour de ces murailles ; ce sont tes libérateurs qui s'avancent vers toi, et qui jurent de te rendre la liberté, ou de mourir à tes yeux ! »

En disant ces mots, il s'approcha de la porte, et l'ouvrit en la poussant légèrement. Oriel s'arrêta pour calmer un peu l'émotion qu'il éprouvait.

« Courage ! » lui dit Osmond à voix basse ; « je reconnais le chemin. »

Il saisit la main froide et tremblante d'Oriel, et suivit, sans s'égarer, le chemin qu'il avait pris deux jours auparavant. Ils entrèrent dans la galerie. Tout-à-coup,

un cri perçant, parti de la chambre vers laquelle ils s'avançaient, retentit sous les voûtes silencieuses, et remplit leurs ames d'effroi.

« C'en est fait ! s'écria Osmond ; mais, j'en atteste le ciel, mon bras vengera l'innocence ! »

Ils s'élancent vers la porte, l'ouvrent avec violence, et se précipitent dans la chambre.

« Arrêtez ! » s'écria une voix qui les rendit immobiles.]

[« Arrêtez ! ou voici son dernier instant ! »

Quel affreux spectacle frappa leurs regards ! Sur une table, près de la fenêtre, brûlait une lampe qui éclairait distinctement cette scène horrible. Vis-à-vis, au fond de la chambre, était une furie sous les traits de la comtesse della Cas-

tella. De la main gauche, elle serrait fortement le bras d'une femme qu'elle semblait avoir saisie au moment où celle-ci cherchait à s'échapper. L'infortunée était renversée à genoux, près de la porte de l'appartement où elle voulait se réfugier. Ses longs cheveux noirs tombaient en boucles sur sa robe blanche. Sa main était élevée, comme pour parer le coup qui la menaçait, et sa tête, penchée de l'autre côté sur son épaule, exprimait la plus vive horreur. Debout, et la main droite armée d'un poignard, la comtesse en appuyait la pointe sur le sein de sa victime, prête à le lui plonger dans le cœur au moindre mouvement.

Aux paroles menaçantes de son

ennemie, l'infortunée tourna la tête. Osmond et Oriel reconnurent aussitôt celle qu'ils cherchaient depuis si long-tems. — « C'est-elle! c'est Suzanne Hubert ! » — Celle-ci fit un cri, et voulut se relever.

Osmond fit un mouvement pour se précipiter vers elle. Suzanne étendit la main pour l'empêcher d'avancer.

« Elle meurt, s'écria la furie, si tu fais encore un pas ! » En même tems elle appuyait le poignard sur le sein nu et palpitant de Suzanne. Osmond recula de terreur; en vain il se fût élancé sur elle avec la rapidité de l'éclair. Avant qu'il eût pu traverser cette vaste chambre, le crime eût été consommé.

« Garde-toi d'approcher ! reprit

la comtesse. Ce moment, je le sais, doit décider de mon sort, et je le subirai sans me plaindre. Puisque tout est découvert, je ne redoute plus rien. Avant de périr, Oriel, j'aurai du moins assouvi ma vengeance et j'aurai détruit pour jamais ton bonheur. Reconnais en moi, non pas la comtesse Della Castella, mais une épouse que tu croyais morte depuis si longtems.... Reconnais Julia Travers ! — Tu frémis, Oriel ! eh quoi, ce nom conserve encore quelque pouvoir sur ton ame ! Il y a bien des années qu'une femme abhorrée empoisonna ma vie en me ravissant ton amour ; apprends qu'elle tomba enfin en ma puissance, et que ses maux adoucirent mes douleurs. Ton Eliza, cette Eliza que

tu adorais, privée de la liberté et de la raison, a traîné long-tems une existence douloureuse dans ces murs où ma haine l'avait condamnée à périr. Apprends tout ce dont je suis capable, Oriel; et quelle réflexion, quelle profondeur, quelle résolution j'ai mises dans ma vengeance. Le père de ton Eliza, mon oncle, l'avait confiée en mourant à ma garde. Avec quelle joie je me chargeai de ce soin! je l'emmenai en Italie: là j'achetai, avec les sommes qui m'avaient été remises pour mon ennemie, la baronnie Della Castella, dont l'antique château me paraissait propre à mes desseins. C'est ici que ton amante fut renfermée. C'est sous ces voûtes même qu'un affreux désespoir égara sa

raison, que ses cris, pendant quatorze ans, implorèrent en vain ton secours. Enfin la mort vint la soustraire à ma vengeance et mettre un terme à ses maux.' Quelques écrits, tracés par elle dans ses accès de démence, m'apprirent que j'avais été trompée par ses artifices, qu'elle avait déconcerté mes projets, et que l'odieuse créature dont *Osmond Lussington* était le père, que ce fruit d'un hymen abhorré, que je croyais englouti depuis long-tems dans la tombe, existait encore. Cette nouvelle ralluma ma fureur. Ces papiers contenaient bien le nom de la personne à qui le reptile avait été confié; mais ils n'indiquaient pas sa demeure. Je jurai de la découvrir; et, dans ce dessein, je

repassai en Angleterre. Les lettres dont j'étais chargée pour milady Benting favorisèrent mes projets. Celle-ci me fit connaître la marquise d'Oriel. Le nom d'Oriel, qui m'était inconnu, retarda l'exécution de mon plan, sans y rien changer. Je n'avais javais entendu parler du marquis d'Oriel; il devait revenir sous peu du continent; je résolus d'attendre son arrivée. Le bruit de ma mort, que j'avais eu soin de semer auparavant, et seize années d'absence, me préservaient du danger d'être reconnue. Je vis miss Hubert chez la marquise, et cette vue fut pour moi comme un coup de poignard. Il semblait que ma haine l'avait devinée. L'invitation qu'on me fit de me rendre à Lussington rem-

plissait tous mes desirs. Je me hâtai d'y aller, et le sort voulut que ce lieu renfermât ce que je cherchais avec tant d'ardeur. Une nuit j'entrai dans la chambre de miss Hubert, pour y prendre une brochure que je lui avais demandée. J'aperçus sur sa table une bourse. Je ne sais quel secret pressentiment me la fit examiner. Elle était d'un travail remarquable, et je la reconnus pour celle qu'Eliza avait reçue d'Osmond, plusieurs années auparavant. Le chiffre qui y était brodé, le papier qu'elle contenait, tout m'assurait de la vérité. Enfin, dans Suzanne Hubert, je découvris lady Elisabeth Lussington, la fille d'Osmond Lussington..... la fiancée du marquis d'Oriel.... de son père ! »

« Oriel, mon père ! » s'écria Suzanne ; « juste ciel !... » Elle allait s'élancer vers lui ; mais la comtesse, qui surveillait tous ses mouvemens, la retint immobile.

« Demeure ! » lui dit-elle en levant son poignard ; « j'ai juré de te percer le cœur plutôt que de te rendre à son amour ! »

« Barbare ! » s'écria Osmond en faisant un mouvement pour se précipiter sur la comtesse.

« Restez, Osmond, » lui cria vivement Suzanne ; « restez, ou je meurs ! »

Déjà le fer homicide était près de pénétrer dans son sein. Osmond s'arrêta. La comtesse écarta son poignard.

« Ose accomplir ton féroce dessein, « reprit Osmond, »

et je jure, par les puissances du ciel et de la terre, de t'arracher la vie!»

La comtesse le regarda avec un sourire dédaigneux; et s'adressant à Oriel, qui, appuyé contre une colonne, pouvait à peine se soutenir, elle ajouta :

« A quoi m'eût-il servi de te priver d'une amante, si tu devais en retrouver une autre peut-être également chère?.... Pourquoi t'enlever une épouse, si ta fille devait reposer sur ton sein?.... Non, non; je voulais t'abreuver de chagrins, de malheurs, et non pas travailler à ta félicité.... Je résolus de rompre cet odieux hymen, le jour même qu'il venait de s'accomplir. Une des femmes attachées à mon service se chargea de

me seconder. L'intérêt et la crainte m'assuraient de sa discrétion et de sa fidélité. Elle prit soin de me procurer un homme qui, pour la somme de cinq cents guinées, consentit à exécuter rigoureusement mes ordres. Je lui donnai, sur celle que j'allais remettre en ses mains, tous les droits que la nature peut donner à une mère. Je l'autorisai à employer contre elle les injures, les menaces, la violence même. Enfin, si elle résistait, il devait lui ôter la vie, et me délivrer ainsi de toute inquiétude. Elle obéit, elle prolongea ses jours par sa docilité : je m'en réjouis aujourd'hui, puisque mon bras seul accomplira la vengeance que je méditais depuis si longtems. La même femme qui m'avait

aidée dans l'exécution de mes plans, remplaça la nouvelle marquise dans la voiture, et vous accompagna chez Phœbé. Je traçai de ma propre main la lettre qui trompa si bien toute la famille. Un instant de faiblesse pensa me trahir au moment où on la présenta à la marquise. Je me remis promptement, et ne pus m'empêcher de sourire en voyant le succès de mon stratagême, et en écoutant la mère d'Oriel raconter, à cette occasion, l'histoire merveilleuse de sa protégée. C'est encore moi qui écrivis la lettre trouvée dans l'auberge. Mon affidée l'y avait laissée par mes ordres, et s'était hâtée de quitter son déguisement pour aller déplorer avec les autres le sort de la jeune beauté

enlevée tout-à-coup comme par enchantement, et déjà entraînée sur les flots loin de son époux. Cependant, celui à qui je l'avais confiée pouvait me trahir. Infidèle à son roi, l'appât d'une plus forte récompense pouvait le tenter. Je lui mandai de revenir sur-le-champ pour une affaire pressante, et lui donnai rendez-vous à l'endroit même où il s'était embarqué avec Suzanne. Il y vint. Je m'y rendis moi-même à une heure avancée de la nuit. Je l'attirai près du rocher. Nous parlâmes d'elle jusqu'à ce qu'il m'eût informé de tout ce qui la concernait. Alors — mais il repose en paix !... Je le mis hors d'état de me nuire. »

« O Dieu ! » s'écria Suzanne avec l'expression de la plus vive

horreur ; « Dieu de miséricorde et de justice ! »

La comtesse fronça les sourcils d'un air indigné.

« Justice ! » dit-elle ; « je me la suis faite à moi-même. La miséricorde n'appartient qu'à Dieu ; n'en attends donc pas de moi. »

Suzanne frissonna de terreur. Ses yeux levés vers le ciel, semblèrent l'implorer pour l'horrible créature qui l'outrageait par ses paroles et sa férocité.

La comtesse poursuivit son affreux récit.

« J'avais fait recommander expressément à la vieille femme, gardienne de ce château, par l'homme chargé de lui remettre sa prisonnière, de la surveiller avec soin et de ne point la laisser échap-

per, sous peine de m'en répondre sur ses jours; sur-tout de ne point nommer devant elle la comtesse Della Castella. Comme la mort d'Eliza, que les gens attachés au château y savaient renfermée à cause de sa folie, n'avait pas été ébruitée, j'ordonnai que l'on continuât de la tenir secrète, afin que Suzanne passât pour la même personne, si jamais quelqu'un venait à l'apercevoir.

« Les indices que vous aviez découverts, Oriel, et l'ardeur avec laquelle vous vous mîtes à la poursuite de Suzanne, m'inspirèrent beaucoup de crainte; mais vos lettres à l'abbaye me rassurèrent bientôt. Le projet que forma ensuite votre mère d'aller en Italie avec milady Benting, et l'invita-

tion qu'elle vous fit de venir la rejoindre en Savoie, furent pour moi un coup de foudre. Ma résolution fut prise aussitôt. Vous alliez vous rapprocher des lieux où je tenais caché l'objet que vous aviez cherché jusqu'alors inutilement. Je redoutais la pénétration d'Osmond encore plus que la vôtre.... Laisser tout découvrir, c'était me perdre. L'indigne pitié d'une femme avait détourné le coup qui devait assurer ma vengeance et ma sécurité.... Je résolus de le porter moi-même, et de mettre un terme à mes inquiétudes. Je n'ai pu ensevelir mon secret dans la tombe de ma victime; mais, du moins, ma vengeance n'en devient que plus douce par la présence de celui qui, en dédaignant

la mère, causa la perte de la fille. Que m'importe la mort ! je tiens votre Suzanne en ma puissance, et l'idée que je l'aurai plongée avant moi au tombeau, me fera tout supporter sans regret. Que ne puis-je vous percer le cœur à tous deux ! ma vengeance eût été plus complète ! Mais l'impuissance où je suis de le faire ne la rend pas moins terrible, Oriel, car le coup dont je vais la frapper sera mortel pour vous, je l'espère. »

A ces mots, elle leva son poignard pour l'enfoncer dans le sein de Suzanne.

« Arrêtez ! » s'écria Suzanne d'un ton solemnel ; « arrêtez ! ô ma mère ! ce n'est pas la vie que j'implore. Vous me l'avez donnée, vous vou-

lez la reprendre ; je ne la défendrai pas contre vous.... puisque nous ne pouvons exister ensemble en ce monde. Je ne laisserai pas même échapper un murmure.... Mais un instant, un seul instant, je vous en conjure, et je meurs sans regrets ! .... »

La comtesse baissa son poignard et garda le silence.

« C'est à vous, ô mon père, » continua Suzanne en s'adressant à l'infortuné Oriel, qui s'appuyait sur l'épaule d'Osmond, « à vous, que je consacre de peu d'instans qui me sont accordés. Je rends grace à la miséricorde céleste, qui me permet du moins, avant de mourir, de vous appeler de ce doux nom. Oh ! le plus chéri des pères ! recevez ce

dernier hommage d'un cœur vraiment filial. Vous me verriez me précipiter à vos pieds, et vous demander à genoux la bénédiction paternelle, seul bien auquel j'aspire en cet instant, si une mère ne s'y opposait. Ce cœur, qui répugnait à vous aimer comme époux, et qui se détournait avec effroi de l'autel sacré, eût versé, n'en doutez point, son sang le plus précieux pour vous prouver sa tendresse. Ma main frémissait en acceptant la vôtre ; la nature parlait fortement à mon ame et semblait réclamer ses droits..... Je puis tout avouer maintenant sans rougir. Ecoutez donc, Osmond, ce que je vais vous dire. Apprenez que Suzanne n'envisageait qu'avec épouvante les

nœuds que le sort là contraignait de former. Apprenez qu'elle brûlait d'une passion contraire à ses devoirs, et ressentait pour vous tout l'amour dont vous lui aviez fait l'aveu. Hélas! cet amour que vous veniez de m'avouer et qui eût fait auparavant mon bonheur, ajoutait encore à mon infortune. Je devais le chasser de mon souvenir, le repousser avec horreur. L'amour, la reconnaissance, l'honneur se disputaient mon ame tour-à-tour. Ces combats violens pensèrent égarer ma raison. L'honneur triompha; mais, je le vois en cet instant, l'amour avait conservé son empire au fond de mon cœur. Apprenez, cher Osmond, que votre image occupa sans cesse ma pensée pendant les cinq an-

nées de votre absence ; que votre retour fut long-tems ma plus douce espérance ; et que cet attachement que vous m'aviez inspiré depuis long-tems, descend avec moi aujourd'hui au tombeau. Rappelez-vous, cher Osmond, avec estime le nom de Suzanne ! Vous êtes jeune encore ; quelque femme plus heureuse acceptera peut-être les vœux que vous m'aviez offerts ! Eh pourquoi non ? Suzanne est trop généreuse pour exiger qu'on paie un tribut trop rigoureux à sa mémoire. Puisse mon triste sort vous arracher quelquefois une larme ! Puissiez-vous songer que l'infortunée Suzanne ne cessa de vous aimer qu'en perdant la vie ! »

Elle s'arrêta un instant. Elle craignait qu'Osmond ne perdît

connaissance. En effet, il se soutenait à peine.

«Reportez,» continua Suzanne, «à la respectable marquise d'Oriel, les sentimens que ma bouche ne peut exprimer par de simples paroles. Votre cœur est digne d'apprécier ces sentimens, et le sien y sera sensible. J'avais tracé pour elle le récit de mes malheurs.... Mais ces papiers....»

— «Vous les avez laissé tomber dans cette chambre, et je les ai ramassés!» s'écria Osmond en l'interrompant. «C'est moi, trop chère Suzanne, que vous avez fui avec tant de précipitation l'avant-dernière nuit. Ah! si ton Osmond t'eût reconnue, que de maux nous eussions évité!»

— «Quoi! c'était vous,» reprit-

elle, vous, « Osmond ! Dieu bienfaisant ! je te rends grâces. Je vois maintenant pourquoi vous êtes témoin de cette scène affreuse.... O mon père, le sort de votre fille infortunée vous arrache des pleurs.... Réjouissez-vous plutôt d'un événement qui nous a préservés tous deux d'un malheur éternel ; d'un événement qui met un terme à mes maux et me délivre d'une captivité plus horrible cent fois que la mort. Ne vous reprochez pas ma fin déplorable. Votre fille ne vous accusera point à son dernier soupir. Elle vous acquitte ici devant ce Dieu en présence duquel son ame est prête à paraître, et ses derniers accens vous bénissent, vous bénissent éternellement ! »

« Maintenant, » ajouta-t-elle en

s'adressant à son farouche bourreau, « vous pouvez me donner la mort. Mais souvenez-vous qu'enfin viendra le jour de la vengeance ! où mon sang, le sang de votre fille innocente déposera contre vous au tribunal du souverain juge. Cependant, je vous pardonne. Mon ame, prête à s'envoler vers son créateur, l'implore pour celle qui abrège ma carrière. Frappez ! je ne chercherai point à éviter vos coups. »

« Meurs donc ! » s'écria le monstre furieux en levant son bras avec effort pour porter le coup fatal ! « Meurs ! et va rejoindre au fond de son tombeau cet ange protecteur.... »

« Me voici ! tu es à moi ! » cria tout-à-coup une voix terrible. En

même tems la comtesse se sentit saisir par-derrière avec une vigueur surnaturelle. Furieuse de cette résistance, elle dégagea vivement sa main. La rage qui l'animait, l'effort violent qu'elle venait de faire, ne lui permirent pas d'arrêter son mouvement. Le poignard fut plongé tout entier dans son sein, et elle tomba aussitôt sur le plancher.

Suzanne leva la tête. Ses regards effrayés considéraient le fantôme resté immobile devant elle. Osmond s'élança vers Suzanne; celle-ci tomba évanouie à ses pieds.

CHAPITRE IV.

Il semble peut-être extraordinaire qu'à la vue du danger pressant de sa chère Suzanne, Osmond, qui seul avait conservé toute sa présence d'esprit, ne se fût pas précipité pour l'arracher des mains de la comtesse. Puisque le danger paraissait inévitable, il n'y avait aucun inconvénient à tenter cet effort désespéré. Osmond eût tout osé sans doute; et s'il n'eût pu sauver son amante, son bras eût vengé du moins, dans le sang de l'assassin, ce meurtre épouvantable; mais la justice céleste envoyait au secours de l'innocence

un plus sûr défenseur. Du fond de la chambre, à la porte de laquelle l'implacable furie avait saisi sa victime, s'avançait lentement ce fantôme que Suzanne, dans son récit, avait dépeint cemme son protecteur. Osmond, le cœur palpitant de crainte et d'espérance, l'avait vu, à la faveur de la lune qui éclairait la chambre du fond, se glisser avec précaution sous les pans de tapisserie et les rideaux de la croisée, derrière la comtesse. Celle-ci, attentive à surveiller les mouvemens d'Osmond et d'Oriel, était loin de soupçonner le péril qui la menaçait.

« Ange ou mortel, voici son protecteur, pensa Osmond. Ne craignez rien, » dit-il à Oriel en se penchant vers lui, « ne faites

aucun mouvement ; son ange gardien veille sur elle et va la délivrer. »

Cet ange protecteur la sauva en effet.... il la délivra pour jamais de l'ennemi de son repos, de son bonheur, de sa vie !... Du même coup, il vengea les malheurs de Suzanne et ses propres douleurs.

Osmond se hâta de relever Suzanne évanouie. Enfin il la tenait dans ses bras, il la pressait contre son cœur. La joie, l'amour pouvaient à peine effacer l'impression de terreur que cette horrible scène avait produite en lui. L'émotion qu'il éprouvait en cet instant n'était guère moins violente ; mais il s'y joignait un charme qu'il n'avait pas encore ressenti. Il avait cru jusque-là Suzanne Hubert

aussi parfaite que peut l'être une simple mortelle ; mais la résignation vertueuse et magnanime qu'elle venait de montrer, la lui faisait considérer comme une créature céleste revêtue de tous les charmes dont la nature peut embellir une femme.

Oriel, hors d'état de quitter la colonne contre laquelle il s'appuyait, considérait tour-à-tour sa fille, sa Suzanne sauvée par un secours miraculeux ; le fantôme resté immobile ainsi que lui, et comme épouvanté de sa propre action ; puis l'horrible comtesse baignée dans son sang et faisant de vains efforts pour arracher le poignard de son sein.

Osmond porta Suzanne sur un lit et s'avança vers la comtesse

pour la secourir. L'humanité reprenait ses droits, même en faveur d'un assassin.

« Retire-toi! » lui cria-t-elle avec effort; « garde-toi de m'approcher! maudite soit la main qui a égaré la mienne et qui a trompé ma vengeance! — Qui donc es-tu, toi qui causes ma mort? » ajouta-t-elle en se tournant vers le fantôme.... « Ciel! je te reconnais! c'est toi, Eliza! toi, le tourment, le fléau de ma vie! toi, mon ennemie implacable!.... Que l'enfer et ses furies te récompensent! — Qu'est devenu le reptile odieux? où est-il? que je l'écrase! mais on l'a dérobé à mes coups.... Malédiction sur sa tête et sur celle de son exécrable père!.... Que ne puis-je arracher ce fer qui s'a-

breuve de mon sang, et le plonger tout fumant dans leur cœur ! je mourrais alors satisfaite ! »

En disant ces mots, elle s'efforçait de retirer le poignard de sa blessure.

« Dieu ! quel supplice ! Je sens mon cœur qui se déchire.... Retirez-vous, vils ennemis.... Laissez-moi saisir cette fille abhorrée ! »

Elle fit un nouvel effort, et se leva sur un genou. Elle essayait encore d'arracher de son sein l'instrument de mort, sans doute pour en frapper Suzanne qui revenait peu à peu de son évanouissement. Celle-ci, heureusement pour elle, ne pouvait contempler cet horrible spectacle, ni entendre les imprécations de sa mère expirante.

Le mouvement de la comtesse retira le fantôme de son immobilité. Il courut se placer entre elle et Suzanne. La comtesse poussa un cri affreux. Sa main affaiblie quitta le poignard.

« O rage ! » s'écria-t-elle, « ô fureur ! Il est fixé dans mon sein. — Ma faible main ne saurait plus me venger. — Faut-il encore la voir devant moi !... Eliza !..... vil objet de ma haine !..... puisse l'enfer !... »

Une violente convulsion roidit ses membres. Elle voulut faire un dernier effort ; mais elle tomba sans vie sur le plancher.

A cette vue, le fantôme fléchit doucement les genoux, en levant les mains et les yeux vers le ciel. On voyait, au mouvement de ses

lèvres, qu'il priait avec ferveur pour l'ame qui venait de quitter son enveloppe terrestre. Un voile blanc couvrait sa tête, de longs cheveux noirs comme l'ébène flottaient sur ses épaules; sa figure austère et mélancolique portait tous les caractères d'une pieuse et profonde méditation.

Chacun gardait le silence, et le considérait avec attention. Quelques instans après, il se releva, se tourna vers Suzanne, et lui tendit les bras avec un doux sourire.

Suzanne allait s'y précipiter; mais une réflexion soudaine l'arrêta.

« O toi! » dit-elle en s'inclinant respectueusement, « créature céleste ou mortelle, qui trois fois m'as conservé la vie, reçois

les témoignages de ma reconnaissance et de ma vénération. »

« Lève-toi, chère Suzanne, » lui répondit avec douceur le fantôme en la prenant par la main. « Lève-toi, te dis-je, et contemple une simple mortelle, sauvée ainsi que toi par un pouvoir suprême. Tu ne me dois point de reconnaissance. Remercie plutôt la créature bienfaisante qui, en me délivrant du plus affreux péril, m'a conservé des jours que la Providence voulait prolonger sans doute pour que je devinsse ton libérateur. Le ciel m'avait choisie pour défendre une fille innocente contre une mère dénaturée : je lui rends grace d'avoir pu te préserver de sa rage ; mais que cette mission m'est douloureuse, puisque ma main a

causé sa mort ! O toi ! la fille chérie du plus chéri des hommes, plût au ciel que j'eusse perdu la vie en défendant la tienne ! Avec quelle joie mon cœur eût reçu le coup mortel qui devait trancher le fil de tes jours ! »

En disant ces mots, elle pressait Suzanne contre son sein. Des larmes amères coulèrent sur ses joues décolorées. Ses traits prirent l'empreinte d'une mélancolie profonde.

« Tu vois en moi, » continua-t-elle, « Eliza Travers, l'infortunée Eliza dont les affreux malheurs furent causés par l'amour qu'Osmond Lussington, que ton père, lui inspira, lui jura autrefois... »

— « Et qu'il t'a conservé, qu'il

te conservera toujours ! » s'écria Oriel. « Chère Éliza, garde-toi de lui reprocher la tendresse qu'il ressentait pour Suzanne Hubert. Ce penchant invincible qui l'entraînait vers elle était loin d'affaiblir l'amour qu'il t'avait juré, puisqu'il était inspiré par la nature, par l'instinct secret de l'affection paternelle. »

En même tems il s'était précipité vers elle. Avec quels transports il serra dans ses bras cette amante infortunée qui lui avait coûté tant de larmes ! La tristesse et l'effroi avaient fait place à la joie la plus vive, à l'emotion la plus délicieuse. Cet instant de bonheur réparait tous leurs malheurs passés.

Pendant cette scène intéressante

la porte s'ouvrit doucement. C'était la vieille Annette qui, à la vue d'Osmond et d'Oriel qu'elle ne connaissait pas, s'avança d'un air timide. Ses regards inquiets semblaient chercher quelqu'un. C'était la comtesse. Elle l'aperçut enfin étendue sans mouvement sur le plancher, la main encore attachée au poignard qu'elle n'avait pu arracher de son sein.

« Jésus Maria ! » s'écria la pauvre femme tout effrayée ; « est-ce qu'elle s'est tuée elle-même ! »

On ne répondit point ; on ne savait que lui dire.

« Oh ! » ajouta-t-elle, « que va devenir son ame ? Jamais notre saint Père ne voudra qu'on l'enterre. Et que fera-t-on de son corps. Messieurs, je vous en prie,

dites-moi si réellement c'est-elle qui s'est tuée. »

« Elle s'est poignardée de sa propre main, » dit Osmond.

Osmond disait la vérité ; mais il ne la disait pas tout entière. Annette se mit à genoux près du cadavre.

« Elle est bien morte, on n'en saurait douter, » reprit-elle. « Encore si c'était un accident... Mais se tuer elle-même ! O mon Dieu ! pardonnez-lui ! »

Eliza frémit jusqu'au fond de son ame. Chaque parole d'Annette lui perçait le cœur. A peine pouvait-elle respirer.

« Mes bonnes dames ! » ajouta-t-elle en s'adressant à Suzanne et à Eliza, « vous deviez bien désirer sa mort depuis long-tems ; elle

était si cruelle envers vous ! Mais vous êtes trop charitables pour ne pas lui pardonner, maintenant qu'elle va comparaître devant son Créateur. La vieille Annette faisait bien des vœux pour vous au fond de son cœur ; mais elle ne pouvait guère autre chose. »

« Je dois rendre justice à la Signora della Castella : c'était une bonne maîtresse. Elle sauva la vie à mon pauvre fils qui avait déserté pour venir me voir, dans un moment où il me croyait expirante. Sans elle, il aurait eu la tête cassée. C'était un grand bienfait que je n'ai jamais oublié, quoique depuis il ait trouvé la même fin au service de son pays. Elle me plaça ici pour garder en différentes fois ces deux chères dames.

Je lui fus fidèle autant que le permettait l'humanité. Je ne l'ai jamais trahie ; mais quand je soupçonnai qu'elle voulait, pour quelques raisons qu'el le ne m'a pas confiées, se porter contre elles aux dernières extrémités, je fis ce qu'une ame chrétienne devait faire pour l'en empêcher ; je gardai fidèlement ses secrets, et j'eus aussi les miens. » —

« Noble et généreuse Annette, » dit Eliza, « vous fûtes fidèle envers tous. — Mes chers amis, vous voyez dans cette bonne femme celle qui nous a tous sauvés. C'est-elle qui annonça, il y a trois ans, la fausse nouvelle de ma mort à la comtesse, afin de me préserver de sa fureur au moment où cette mère féroce accourait pour me

punir d'avoir déjoué son odieux complot avec la nourrice, et d'avoir conservé l'existence à sa fille. J'étais à peine convalescente de l'affreuse maladie qui m'avait si long-tems privée de ma raison. Ma vie chancelait encore aux portes du tombeau. Cette excellente créature en ralluma le flambeau presque éteint, et fit si bien, par ses soins tendres et compatissans, que je recouvrai peu à peu l'usage de mon esprit et de mes forces.

« Pour vous, ma chère fille, » continua-t-elle en s'adressant à Suzanne, « vous fûtes renfermée en ces lieux quelques mois avant que j'en fusse instruite. Une nuit, en parcourant le château, ce qui m'arrivait bien rarement, je montai par un escalier dérobé que

j'avais découvert sans doute dans le tems de ma folie, et qui conduisait à ces appartemens. J'y pénétrai. Tout-à-coup j'aperçus une femme à l'une des fenêtres. Troublée à cette rencontre imprévue, je la pris pour la comtesse. Je m'enfuis précipitamment par une porte dérobée cachée derrière la tapisserie. Je courus vers Annette, et lui demandai si c'était la cruelle comtesse della Castella que j'avais aperçue. Sa réponse me rassura sur ce point; mais, ô Dieu! quelles nouvelles terreurs elle me causa! Peut-être ces lignes mystérieuses que j'avais tracées pendant mon délire, lui avaient-elles appris que vous existiez encore. Le nom d'Hubert confirma mes craintes; ma douleur fut inexprimable. Je

voulus vous voir; Annette me dit que vous aviez entendu parler de la dame folle du château, et qu'on vous avait affirmé sa mort pour de bonnes raisons. Elle me conjura de ne point paraître à vos yeux. Je cédai à ses représentations; mais, toutes les nuits, je veillai assiduement près de vous. Je fus témoin de vos douleurs, de vos larmes, ma chère Suzanne. Je vous vis confier au papier le récit de vos peines, de vos longues souffrances. Souvent je fus obligée de quitter l'asile secret où je me tenais cachée, de peur que mon émotion ne trahît ma présence et ne vous causât des alarmes dangereuses. — Notre farouche ennemie reparut en ces lieux. Oh! jamais cette affreuse nuit ne sortira de

ma mémoire. Annette accourut à ma chambre, située dans la partie la plus déserte et la plus reculée de cet antique château ; car les appartemens que vous occupez sont ceux que j'habitais avant votre arrivée. J'aurais pu fuir pour jamais de cet horrible séjour. Mais, hélas ! il ne me restait ni retraite, ni parens, ni amis, ni fortune. J'étais seule dans le monde. Que faire, que devenir après seize longues années passées dans l'esclavage et les souffrances, si loin des lieux où j'avais reçu le jour ? »

« Annette, dis-je, accourut à ma chambre. La consternation qui se peignait sur sa figure, m'alarma. Je lui demandai vivement ce qui l'amenait. »

« O ma chère dame ! » me ré-

pondit elle, « la comtesse est arrivée. Ses regards annonçaient quelque projet sinistre. Elle est montée à l'appartement de la belle prisonnière qu'elle a appelée son infâme, son odieuse, son exécrable fille. Je ne prévois rien de bon de tout ceci. Mon Dieu, mon Dieu, que va devenir cette chère dame? »

« Je me levai promptement. L'idée d'épouvanter la comtesse par une apparition nocturne, me vint tout-à-coup.

— « Annette, » m'écriai-je, « ne craignez rien ; je la défendrai ! »

— « Vous, Signora.... Vous ! » reprit cette bonne femme ; « ah ! c'en est fait de moi ! C'en est fait de la pauvre Annette, quand ma maîtresse saura que vous vivez encore ! »

— « Etes-vous folle, Annette ? » lui répondis-je. « Me croyez-vous capable de récompenser si mal votre générosité ? Elle me croira morte. »

« Tout en parlant, je m'affublais la tête de la manière que je croyais la plus favorable à mon dessein. Je jetai sur moi à la hâte une longue robe blanche brodée en argent, que j'avais souvent portée dans mes promenades nocturnes, et me couvris la tête d'un voile transparent.

« Jésus Maria ! » dit Annette, « vous avez l'air d'un esprit. Je vois maintenant ce que vous voulez faire. »

« J'entrai par la porte dérobée. Mon stratagème réussit, et j'eus le tems de me retirer avant que

Suzanne fût revenue de sa surprise. Elle crut qu'un être surnaturel était venu à son secours. Je me gardai de la détromper, de peur de ne pas réussir dans une nouvelle tentative. Cette nuit encore, elle a couru le même danger. Sa barbare mère avait juré de consommer enfin son crime. Je me suis hâtée d'accourir dans l'intention de la sauver, aussitôt qu'Annette m'eut avertie de l'arrivée de la comtesse. Je n'en dirai pas davantage. Puisse le ciel me pardonner le mouvement subit que commandait la nécessité ! Jamais je ne cesserai de déplorer cet accident funeste. — Ma chère Suzanne, nous devons toutes deux la vie à cette bienfaisante créature ; votre propre

cœur vous dictera le reste. »

« J'avais déjà éprouvé l'humanité d'Annette, » dit Suzanne ; « mais j'avais ignoré jusqu'à cet instant combien je lui devais de reconnaissance. »

« Je la récompenserai, » dit Oriel.

« Mon père, » reprit Suzanne, « rien ne saurait payer de tels bienfaits. Mais soyez assurée, ma chère bienfaitrice, » ajouta-t-elle en prenant la main d'Annette et en l'embrassant, « que celle dont vous avez sauvé la vie se fera un devoir d'être le soutien de vos vieux jours. »

Osmond se ressouvint que milady Benting avait promis d'attendre leur retour à l'entrée de la forêt. Il en informa Suzanne.

« O ciel ! » répondit celle ci, « hâtons-nous de la rejoindre ; et ma chère marquise ! ô mon père, quand aurai-je le bonheur de voir cette mère adorée ? »

— « Que fera-t-on de ce corps ? » dit Annette. « Ne peut-on pas toujours l'ensevelir et le descendre dans une des caves, jusqu'à ce qu'on ait envoyé au château de la comtesse le récit de sa fin malheureuse ? »

— « Comment est-elle venue cette nuit ? » demanda Osmond. « N'avait-elle pas avec elle ses gens ou sa voiture ? »

— « Ah ! vous avez raison, » répondit Annette. « Ils attendent à l'extrémité de la forêt où elle avait toujours coutume de descendre quand elle venait ici. »

Hume fut appelé, et Oriel l'envoya avertir les gens de la comtesse. Ceux-ci arrivèrent. Le marquis leur montra le corps de leur maîtresse.

« Elle s'est poignardée en présence de ces messieurs et de ces dames, » dit Annette. « Que faut-il en faire ? »

— « L'enterrer, » répondit l'un d'eux. « Voulez-vous donc la laisser ici en cet état ? »

— « Sainte Vierge ! » répartit la vieille ; « eh quoi ! sans les prières et les cérémonies de l'église ? »

« — Si on les lui refuse, » répliqua le domestique, « elle peut bien pourrir ici tranquillement avec ce vieux château. Il y a, Dieu merci, assez de chambres pour

elle, et personne ne peut trouver mauvais qu'elle habite après sa mort une partie de ses propres domaines. Nous avions toujours soupçonné que ses visites nocturnes à ce vilain château, et ses défenses expresses de l'accompagner plus loin que la lisière du bois, n'annonçaient rien de bon. Nous avertirons le père Stéphano de ce qui lui est arrivé, et la recommanderons à ses soins et à ses prières. »

L'insouciance de ces domestiques annonçait bien le peu d'estime et d'attachement qu'ils portaient à leur maîtresse. Le marquis d'Oriel leur donna son nom, dans le cas où l'on aurait besoin de plus amples renseignemens.

« Oh Monsieur ! » répondit le

domestique, « vous ne pouvez être inquiété ; l'inspection du corps suffit. »

« Maintenant, mes amis, » reprit Oriel, « nous pouvons dire un éternel adieu à cet affreux séjour. Puissions-nous oublier tout ce qui s'est passé dans ses murs ! Je vous donnerai, en présence de ma mère, plusieurs explications importantes. Jusqu'à cet instant, tenez soigneusement caché, je vous prie, ce que vous avez entendu. »

« Avant de quitter pour jamais ces lieux, » dit Suzanne, « je veux prendre les billets précieux tracés par ma chère Eliza. C'est là tout ce que je réclame dans cette odieuse demeure, et le seul souvenir que je veuille en conserver. »

Osmond prit ensuite la main

tremblante de Suzanne dans la sienne ; Oriel prit celle d'Eliza. Ils descendirent suivis de la vieille Annette. La joie, le bonheur remplissaient le cœur de Suzanne ; son émotion l'empêchait de témoigner toute sa reconnaissance à ses libérateurs. Ils traversèrent en silence les vastes cours, franchirent les portes, qui se refermèrent derrière eux avec un son horrible. Le château disparut peu-à-peu derrière les arbres. Déjà on n'apercevait plus que l'extrémité des tourelles. Ils tournèrent la tête encore une fois, et le saluèrent de leurs derniers regards. L'astre du jour paraissait sur l'horizon, et semblait, par son éclat, leur présager pour l'avenir des heures fortunées.

CHAPITRE V.

DANS l'impatience qu'éprouvait Suzanne, elle devançait de beaucoup le reste de la compagnie. A la sortie du bois, Osmond lui montra milady Benting qui se promenait à grands pas sur la route, et regardait de leur côté avec l'air de la plus vive inquiétude. Suzanne se retira derrière une touffe d'arbres, de peur d'émouvoir trop fortement cette sensible amie par son apparition soudaine.

Osmond continua de s'avancer.

« Et Suzanne ! » lui cria milady Benting en le voyant seul ; c'est tout ce qu'il lui fut possible d'articuler.

— « Elle est sauvée ! » répondit Osmond. « Elle vient ! »

— « Grand Dieu ! je te remercie, » reprit milady Benting en levant les mains et les yeux au ciel. « Où donc est-elle, cette fille cherie ? »

— « Tant que vous montrerez cette agitation, » repartit Osmond, « vous ne la verrez pas. Calmez-vous, et nous la laisserons accourir dans vos bras. »

— « Qu'elle paraisse ; je ne saurais modérer mon inquiétude, » répliqua milady Benting. « Osmond s'approcha d'elle pour la soutenir. — Je me trouve mieux, dit-elle. Je ne me croyais pas si faible. Laissez-la paraître maintenant, je vous en conjure. »

Suzanne s'approcha.

« C'est elle, c'est elle-même ! » s'écria milady Benting. « Ma Suzanne, — ma chère Suzanne ! »

Elle la tint étroitement embrassée pendant quelques instans. Elle arrosa de larmes de joie le sein palpitant de Suzanne.

Oriel et Eliza arrivèrent ensuite avec la vieille Annette qui donnait le bras au marquis, son grand âge l'empêchant de marcher seule et sans soutien au milieu des bruyères de la forêt.

« Je devine à-peu-près quels sont tous ces personnages, » dit milady Benting; « mais qu'est devenue l'infernale comtesse ? »

« Elle est morte, » répondit Osmond; « nous vous donnerons tantôt tous ces détails. »

« Dieu soit loué ! » reprit mi-

lady Benting; « je voudrais que son maudit château s'écroulât sur elle, pour qu'elle n'en puisse pas revenir. »

Oriel prit la main d'Eliza et la plaça dans celle de milady Benting. « Vous voyez une amie d'Oriel et de Suzanne Hubert, » lui dit-il. « Accueillez-la comme telle, Milady, jusqu'à ce que vous en sachiez davantage. Cette bonne vieille femme mérite aussi d'avoir part à votre estime. Attendez-vous à apprendre d'étranges choses quand nous serons arrivés chez ma mère. »

Milady Benting embrassa Eliza avec affection. Ensuite ils montèrent tous en voiture. Quand ils furent près d'arriver, Suzanne, Osmond et Eliza en descendirent,

afin de n'être pas aperçus de la marquise. Les autres personnes n'en sortirent qu'à l'auberge. Là on leur dit que la marquise était au lit depuis une heure environ, à cause d'une légère indisposition que lui avaient causée leur retard et son impatience. Milady Benting monta à la hâte auprès d'elle. La marquise ouvrit ses rideaux.

« Dieu merci, vous voilà enfin! » s'écria-t-elle.

Milady Benting remarqua l'agitation de la marquise, et chercha, par quelques plaisanteries, à prévenir l'effet dangereux qu'une joie immodérée pouvait produire sur sa santé.

« Où est Suzanne? » demanda vivement la marquise.

— « Elle est vivante! elle est

libre ! » répondit milady Benting.

— « Le ciel en soit béni ! mais où est-elle ? est-ce qu'elle n'est pas venue avec vous ? pourquoi ne vient-elle pas vers moi ? Chère Milady, pourquoi ne la vois-je pas ? »

La marquise allait se lever. Milady Benting s'assit à côté d'elle au chevet de son lit.

« De la tranquillité, Marquise, et je vous dirai tout. »

— « Chère milady, laissez-moi me lever. Que j'aille trouver ma Suzanne, puisqu'elle ne veut pas venir elle-même. »

— « Dieu me pardonne, je vous crois presque fâchée contre elle, Marquise ! mais calmez-vous. Elle va venir dans un instant avec Osmond, et je suis sûre que vous lui pardonnerez son retard en faveur

de l'intention. . . . . Attendez ! je crois les entendre. »

— « Oui, oui, c'est Suzanne ! » s'écria la marquise en se mettant sur son séant.

— « Allons, » dit milady Benting, « puisque vous n'avez plus de rancune, je vais vous l'amener. Mais, auparavant, prenez quelques gouttes de ces spiritueux, et songez à devenir plus calme. Votre agitation pourrait l'alarmer. »

Milady Benting sortit. Elle rencontra Suzanne qui l'attendait avec une inquiétude inexprimable.

« Je vais rentrer avant vous, » lui dit-elle ; « contenez-vous, ma chère fille, afin de ménager un peu notre amie. »

Elle rentra. La marquise leva les yeux.

« Elle est arrivée, » dit milady Benting. « La voici qui vient. » Suzanne était derrière elle.

— « Ma chère, ma respectable, mon adorable mère, le ciel permet enfin à l'heureuse Suzanne d'embrasser vos genoux. »

La marquise appuya sa main sur l'épaule de Suzanne, et la considéra pendant quelques instans. Elle semblait chercher à se rappeler ses traits. Elle voulut parler. La parole expira sur ses lèvres. — « Suzanne! » — Elle ne put en dire davantage. Ses mains retombèrent sans force et sans mouvement. Sa tête s'inclina sur le cou de Suzanne. — Elle n'avait pas perdu connaissance; elle avait conservé, au contraire, toute sa raison; mais elle ne pouvait arti-

culer un seul mot. — Suzanne fit un cri. — Osmond et Oriel accoururent. Oriel vit l'état où se trouvait sa mère.

« Il faut la saigner sur-le-champ ! » s'écria-t-il.

La marquise l'entendit parfaitement. Elle fit signe de la tête qu'elle le voulait bien.

Suzanne, qui était à genoux, ne se releva point que le chirurgien ne fût arrivé et ne lui eût ouvert la veine.

Le sang reprit aussitôt sa circulation. La marquise serra doucement la main que Suzanne tenait dans la sienne.

« Ma Suzanne ! ma fille ! » dit-elle d'une voix étouffée. Puis elle s'évanouit dans ses bras.

« Il n'y a plus de danger, » dit

le chirurgien. « Madame reprendra bientôt ses sens ; dans un instant elle sera parfaitement remise. »

Ce qu'il venait d'annoncer arriva en effet. La marquise rouvrit les yeux, et sa joie, qui l'avait d'abord suffoquée, se soulagea par les témoignages et les expressions de la plus vive tendresse.

La famille se sépara pour prendre quelques heures de repos. Suzanne coucha près de la marquise. Toutes deux goûtèrent les douceurs d'un sommeil profond et paisible, qu'elles ne connaissaient plus depuis leur cruelle séparation.

Dans la matinée, Eliza fut présentée à la marquise comme le protecteur et le sauveur de Suzanne. On lui raconta sommaire-

ment les divers événemens qui s'étaient passés au château; mais on lui cacha ce qui concernait particulièrement Oriel et sa fille.

La marquise ne put retenir ses larmes au récit de la triste fin de la comtesse. Dès ce moment, son cœur pieux et compatissant ne manqua point d'implorer dans ses prières le pardon de cette femme trop coupable.

Le marquis s'assit près de sa mère. Toute la famille se trouvait rassemblée pour le déjeûner.

« J'avais promis, » dit Oriel, « de vous expliquer certaines circonstances que milady Benting, malgré toute sa pénétration, tenterait vainement d'éclaircir. Je crois ce moment favorable pour m'acquitter de ma promesse.

« Mais avant de vous révéler une aventure qui a fait le bonheur et le malheur de ma vie, promettez, mon adorable mère, de ne point vous livrer au juste ressentiment que doit vous inspirer une trop longue et trop coupable dissimulation. Daignez me la pardonner en faveur de mon repentir et des maux affreux qui en ont été la suite. »

« Que voulez-vous dire, mon cher Oriel ? » dit la marquise étonnée. « Quelle faute pourriez-vous avoir commise, que je ne fusse en état de pardonner ? Aucune action, j'en suis sûre, ne peut mériter la sévérité que vous montrez envers vous-même. Votre caractère, mon cher Oriel, est aussi irréprochable aux yeux du monde qu'à ceux de

votre mère; mais quelle que soit cette offense prétendue, soyez certain du pardon. »

« Dans tous les cas, » reprit le marquis, « je vous présenterai un intercesseur auquel vous résisterez difficilement.

« Vous vous rappelez peut-être, ma mère, qu'à l'âge de seize ans, je partis pour Oxford, afin d'y terminer mes études. J'y restai près d'une année. Un jour, en me promenant dans les environs, je fus surpris par un violent orage. Je me trouvais à l'entrée d'une avenue d'arbres qui conduisait à une petite maison assez jolie et peu éloignée. Je courus y chercher un abri; le maître de la maison vint au-devant de moi et me reçut fort honnêtement. Je trou-

vai chez lui deux jeunes dames occupées à travailler. Elles se levèrent toutes deux lorsque nous entrâmes. L'une était, me dit-il, sa nièce, fille orpheline de son frère, qu'il avait accueillie chez lui; l'autre, sa propre fille. Celle-ci ne paraissait pas avoir encore dix-sept ans. La première était un peu plus âgée; elle avait dans les manières une hardiesse qui me déplut infiniment; mais sa cousine était la modestie et la grâce personnifiées. Cet instant fit naître dans mon cœur une passion aussi violente que durable. Le père me demanda mon nom. — « Je me nomme Osmond Lussington, » répondis-je.

« Lussington! » reprit-il. « C'est là, si je ne me trompe, le nom de

famille du marquis d'Oriel, personnage non moins recommandable par ses vertus que par son rang.»

« Le marquis d'Oriel, » répliquai-je en m'inclinant, « est mon père. J'étais charmé intérieurement de la justice qu'on lui rendait, et fier de me nommer son fils. L'inconnu me tendit la main.»

« Jeune homme, » me dit-il, « je me félicite du hasard qui me fait faire connaissance avec vous. Soyez le bien venu. Le nom d'Oriel est une puissante recommandation par-tout, et toutes les fois que vous voudrez vous délasser de vos études, ou respirer l'air pur et salutaire de la campagne, venez me voir : je vous offre de bon cœur un asyle sous mon humble toit.

Vous n'y trouverez point la magnificence de la maison paternelle. Ma fortune est bornée, et je dois y conformer mes desirs. Ne vous gênez donc point. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous trouverez ici un ami. »

« Ses manières étaient simples, polies, et respiraient la franchise. Quand il m'aurait offert un palais, je n'eusse pas senti plus de joie. Sa demeure contenait un trésor qui me semblait déjà préférable à tout. Il me retint à dîner. Le soir je ne partis qu'à regret. On m'accompagna jusqu'à l'extrémité de l'avenue. Sur le point de me retirer, je me hasardai à presser la main de son aimable fille; ses joues se couvrirent d'une vive rougeur. Je m'éloignai rempli d'a-

mour et d'espérance, et je rentrai au collége tout autre que je n'étais parti. Depuis ce jour, mes visites furent si fréquentes, que je devins bientôt l'ami intime de la famille. Les mois s'écoulaient avec rapidité au milieu de ces courts instans de bonheur.

« Enfin je déclarai mon amour à ma maîtresse, et j'obtins d'elle l'aveu qu'elle n'y était pas insensible. Je fus transporté de plaisir; mais je n'étais pas entièrement heureux. Je n'avais qu'une pensée, qu'un desir, celui de l'épouser; mais l'épouser publiquement, était impossible. Il me fallait encore deux ans pour atteindre ma majorité. Je prévoyais que mon père ne consentirait pas à mon union avec elle, et je me dé-

cidai à lui proposer de nous marier secrètement.

« Cependant j'hésitais encore. L'amour et le devoir se combattaient dans mon ame. L'amour à la fin l'emporta. Je sortis d'Oxford pour aller la voir comme à mon ordinaire, bien résolu de ne pas la quitter que je ne lui eusse arraché la promesse de m'accorder sa main aussitôt que j'aurais pris les arrangemens nécessaires pour notre union secrète. J'espérais que, devenue mon épouse, sa douceur, sa beauté, ses vertus excuseraient auprès de mes parens la faute de l'amour et l'irrégularité de ma conduite.

« Ma maitresse tenait à une famille respectable. Son mérite personnel eût honoré la naissance la

plus distinguée. Je possédais une fortune suffisante. Telles étaient les réflexions qui m'occupaient lorsque je l'abordai. Je lui fis part de mes projets. Elle les combattit avec toute l'éloquence dont elle était capable, me conjura d'attendre que je fusse mon maître, me représenta qu'à cette époque je serais plus en état de juger ce qu'exigeait mon bonheur, et me promit une fidélité inviolable.

« De pareils argumens étaient un bien faible obstacle contre une passion aussi violente que la mienne. Je lui reprochai sa froideur. J'allai jusqu'à l'accuser de ne point m'aimer. Un instant après, j'implorai mon pardon à genoux; mais, ferme dans mon dessein, je jurai de ne plus la re-

voir si elle ne consentait à mes vœux.

« Cette menace l'alarma. Elle m'accabla de reproches à son tour. Elle flotta long-tems entre la crainte qu'elle avait de me perdre et le consentement que j'exigeais. Enfin elle se rendit à mes prières, à mes larmes, et promit de me suivre à l'autel.

« On parlait depuis quelque tems d'un bal masqué qui devait se donner dans les environs. Mon ami avait promis à ses filles de les y conduire. Nous résolûmes de profiter de cette occasion, et fixâmes ce jour pour nous unir par des liens sacrés et éternels.

« Le jour du bal n'était pas encore publiquement annoncé. Je m'arrangeai toujours, en atten-

dant, avec un prêtre qui jura de me garder le secret, et se chargea de nous unir.

« Je continuais toujours mes visites, et souvent il m'arrivait de surprendre la nièce plongée dans de sombres rêveries. Jamais elle ne m'avait inspiré beaucoup d'intérêt ; j'éprouvais une espèce de mal-aise et d'effroi, quand je me trouvais seul avec elle ; mais elle était chérie de ma maitresse : ce motif suffisait pour que je lui montrasse beaucoup d'égards. Un jour, je lui demandai ce qui causait sa tristesse, et je l'attribuai, en plaisantant, à quelque inclination secrète.

« Ah ! lord Osmond, » me répondit-elle, « le mal qui pèse sur mon cœur est affreux ; moi seule,

je puis en juger. L'amour, hélas! n'est pas fait pour moi; il est réservé pour des cœurs plus heureux que le mien. »

« Je crus réellement qu'elle était malheureuse, et sentis la pitié diminuer dans mon âme l'aversion insurmontable qu'elle m'inspirait. Je m'imaginai qu'elle se voyait avec peine sous la dépendance de son oncle, et que la hauteur naturelle de son caractère lui rendait sa position insupportable. Je formai intérieurement le projet d'adoucir son sort aussitôt que je serais devenu mon maître, et de lui faire proposer, par mon épouse, un établissement honorable et avantageux.

« Sur ces entrefaites, je me présentai un jour chez le père de ma

maîtresse. Mon cœur volait au-devant de l'objet chéri; mais je ne l'aperçus point. Le vieux gentilhomme était seul, et je crus remarquer dans son accueil une froideur extraordinaire. Je lui demandai où étaient ces dames.

« Elles sont sorties, Monsieur, » me répondit-il; « et je veux profiter de leur absence pour vous entretenir d'une affaire qui vous intéresse fortement. »

« Le ton sévère qu'il avait pris en me parlant, me fit tressaillir. Je lui répondis que j'étais prêt à l'entendre.

« Lord Osmond, » reprit-il, « vous êtes venu chercher un abri dans ma paisible demeure. Je vous y reçus avec amitié; je vous engageai même à répéter vos visites.

Je reconnais aujourd'hui mon imprudence. Un homme aussi peu fortuné que moi devait éviter avec soin toute liaison avec quelqu'un d'un rang et d'une naissance aussi élevée que la vôtre. »

« Cet étrange discours m'étonna. Je le priai de s'expliquer.

« Ce que je dis est assez clair, lord Osmond, » répliqua-t-il. « Vous possédez une fortune considérable, un rang élevé ; pour moi, je ne suis qu'un simple particulier, pauvre et obscur ; et, comme beaucoup de vos semblables, vous vous imaginez sans doute que ceux qui sont au-dessous de vous doivent s'immoler à vos caprices ; vous pensez les honorer beaucoup en les rendant les instrumens de vos honteux plaisirs. » —

— « Juste ciel ! m'écriai-je, que voulez-vous dire ? Quelle est votre erreur de me confondre ainsi avec ceux dont vous venez de parler ! Sachez que je tiens aux principes d'un homme d'honneur, plus encore qu'aux avantages de la naissance et de la fortune. L'honneur de ceux que j'aime m'est plus cher que la vie. Quiconque ose parler autrement d'Osmond Lussington, est un lâche calomniateur dont je saurai bien tirer vengeance. » —

— « Arrêtez, Monsieur ! » reprit-il ; « calmez cet emportement. C'est moi qui parle ainsi, et j'ai des preuves convaincantes. Ma fille.... » —

— « Je l'aime, m'écriai-je, je l'aime éperdument ! elle est sensible à mon amour, et rien ne peut

nous désunir. En quoi ce motif m'a-t-il pu mériter l'outrage que vous venez de me faire? » —

— « Pourquoi ne l'épousez-vous pas? » —

« — Je suis prêt à le faire à l'instant, » répondis-je avec vivacité. « Je n'ai qu'un desir, celui de lui donner et ma main et mon nom. Consentez à notre union, et ce jour même je vous prouverai la fausseté des calomnies odieuses que l'on a répandues contre moi. » —

— « Eh bien, lord Osmond, » reprit-il sans faire attention à mes dernières paroles, « je consens à vos vœux. Je vous donne ma fille; mais il faut que vous l'épousiez publiquement. » —

« Ah! Monsieur, qu'exigez-vous? lui dis-je. Vous devez sa-

voir que cela est impossible actuellement. Mon père ne peut manquer de s'y opposer. Mon âge seul est un prétexte suffisant.

« Je ne prétends point dire qu'il pût alléguer d'autres raisons. Loin de moi la pensée d'offenser celui dont je recherche la fille !

« Mais consentez à nous marier secrètement; et, le dernier jour de ma minorité, je jure de publier mon mariage. » —

« Il me lança un regard sévère.

« — Je vous remercie, lord Osmond, » me dit-il. « Je viens d'apprendre ce que je voulais savoir. Mais sachez que ma fille n'entrera jamais d'une manière aussi honteuse dans une famille qui croirait avoir le droit de la mépriser à cause de l'infériorité de sa nais-

sance. Si l'amour, que vous dites ressentir pour elle, dure encore à l'époque où vous pourrez l'avouer hautement pour votre épouse, elle est à vous, j'y consens. Mais pardonnez, lord Osmond, si la prudence et mon devoir de père me forcent à vous déclarer que vous devez, jusqu'à cet instant, vous dispenser de reparaître chez son père. »

« A ces mots il sortit, et me laissa désespéré. Je jugeai qu'un ennemi secret cherchait à me nuire, et je tremblai pour le succès de mes desseins. Ma fierté répugnait à solliciter du vieux gentilhomme un second entretien. J'eusse préféré tout découvrir à mon père, plutôt que de perdre celle que j'adorais. Que de

malheurs ce dernier parti m'eût épargnés! — Je quittai la maison en maudissant l'auteur caché de mes maux.

« A mon arrivée à Oxford, les affiches du bal masqué furent la première chose qui frappa mes regards. La crainte et l'espérance firent bondir mon cœur. Je devenais plus triste de jour en jour, à mesure que l'époque du bal approchait. Souvent j'errais autour de la demeure de ma bien-aimée, dans l'espoir de la rencontrer; mais jamais je ne pus goûter ce bonheur.

« Le samedi qui précéda la nuit fatale, je lui écrivis. Je lui mandais qu'un prêtre devait se trouver dans les jardins de la maison où le bal aurait lieu; que mon bon-

heur, que ma vie étaient intéressés à ce qu'elle tînt sa promesse ; que si elle y manquait, j'irais me donner la mort en sa présence. Je l'informais que je serais habillé en pélerin et la priais de m'instruire du déguisement qu'elle aurait choisi.

« J'emportai ce billet, et j'allai me promener à l'entrée de l'avenue. Là, je trouvai un paysan qui se chargea de le remettre fidèlement à son adresse. Je présentai à cet homme cinq guinées, avec promesse de lui en donner encore cinq autres, s'il me rapportait une réponse.

« Je crus remarquer qu'il me considérait avec attention ; mais, pourvu qu'il remplît son message, que m'importait sa curiosité ? Je lui dis où j'attendrais son retour.

Il fut long-tems sans reparaître. Mon impatience était au comble. Il revint à la fin; mais il ne me rapporta qu'une réponse verbale. Il avait remis le billet, me dit-il, à la personne même, à la porte du jardin. En le recevant, elle avait regardé autour d'elle d'un air inquiet, et l'avait caché dans son sein en disant :

« Je sais d'où cela vient. Je répondrai ce soir ou demain au plus tard. » — A ces mots, il s'éloigna et elle rentra sur-le-champ dans la maison.

« Je revins chez moi un peu plus tranquille, et j'attendis avec une impatience inexprimable la réponse désirée. Elle n'arriva que le mardi matin par la poste, au mo-

ment où je montais à cheval pour aller la chercher. Je tremblais qu'il ne fût survenu quelque malheur.

« Je décachetai cette lettre précieuse avec autant d'agitation que si elle eût contenu l'arrêt de ma mort. Quels transports j'éprouvai en lisant le peu de lignes qu'elle renfermait ! Ma maîtresse me faisait les promesses les plus rassurantes ; elle m'annonçait qu'elle se rendrait au bal, déguisée en vierge du soleil, et qu'à onze heures elle se trouverait dans le jardin ; mais elle me recommandait de ne pas lui adresser la parole, parce qu'on devait la surveiller. Je couvris de baisers cette lettre si chère, et me livrai à toute mon ivresse.

« Enfin arriva la soirée fixée pour le bal. Je m'y rendis, le cœur transporté de joie. Je n'étais occupé que de mon aimable vierge ; son image remplissait mon ame. Mes yeux la distinguèrent bientôt parmi la foule ; elle donnait le bras à un masque en domino, que je crus reconnaître pour son père. Nulle autre qu'elle ne pouvait conserver au milieu de cette scène de dissipation un maintien aussi chaste, un extérieur aussi décent ; je ne pouvais m'y méprendre. Sa cousine n'était pas à ses côtés, peut-être s'était-elle perdue dans la foule. Je passai près d'elle : — « Onze heures ! » me dit-elle à voix basse en me reconnaissant. Je n'eus plus aucun doute. Je regardai plus de cent fois à ma

montre, et la crus arrêtée. Plusieurs masques m'attaquèrent; mais je n'y fis aucune attention. Enfin les horloges des appartemens sonnèrent onze heures. Je courus au jardin. J'y trouvai l'ecclésiastique à qui j'avais déjà parlé auparavant. J'entendis quelqu'un s'approcher. — C'était ma vierge bien-aimée. Je pris sa main; elle était tremblante. Je la conduisis vers un pavillon écarté; elle me suivit en silence. Nous y entrâmes. L'illumination du jardin ne l'éclairait que faiblement. Elle ôta son masque; mais l'obscurité, et son voile qui retombait sur sa figure, ne me permirent pas de contempler ses traits chéris et si profondément gravés dans mon cœur. Le prêtre consacra notre union,

et je serrai mon épouse dans mes bras.

« Nous nous séparâmes sur-le-champ. — Elle remit son masque, et retourna dans la salle du bal. Pour moi, j'allai tracer à l'écart un billet où je lui demandais quand je pourrais la revoir. Je rentrai ensuite dans les appartemens. Je saisis un instant où le domino qui l'accompagnait se retournait pour répondre à quelques masques. Je lui glissai mon billet. Je la vis, quelques instans après, entrer dans une salle reculée, et je jugeai que c'etait pour lire ce qu'il contenait.

« La nuit était fort avancée. Chaçun se retirait, et la foule était assez considérable à la porte. Je m'approchai d'elle au milieu

d'un groupe nombreux. — « Je répondrai, » me dit-elle tout bas à l'oreille. Un instant après, je la perdis de vue.

« Je retournai à Oxford le plus heureux des hommes. Celle que je chérissais plus que la vie m'appartenait enfin. Je croyais n'avoir plus de vœux à former. Cependant, quoique possesseur du trésor que j'avais tant souhaité, je tremblais encore que mon père ne vînt à découvrir ma conduite. Je savais que mon mariage était illégal. Nous étions tous deux mineurs ; et, si mon père le désapprouvait, s'il voulait se porter à des mesures violentes, il pouvait le faire casser. Mais j'avais bien juré, si ce malheur arrivait, de braver le courroux paternel, de

rester fidèle à ma maîtresse, et de recevoir une seconde fois sa main à la face du ciel et de la terre.

« J'attendais avec impatience une lettre de mon épouse. Je la reçus; mais que l'homme est étrange et bizarre ! — Je n'éprouvai pas en la lisant ce ravissement que je m'attendais à goûter. Je lui avais demandé une entrevue, il est vrai ; mais je n'avais pas sollicité d'autres faveurs, dans la crainte d'offenser sa délicatesse. Elle m'indiquait une entrevue dans sa chambre pendant la nuit : celle que j'adorais comme un ange ne me parut dès-lors qu'une femme ordinaire.

« Hélas ! combien j'étais injuste envers le chaste objet qui n'avait jamais cessé de mériter toute

mon adoration !... Elle me donnait rendez-vous pour le jeudi suivant, à onze heures de la nuit, et devait laisser près de sa croisée une lumière afin de me guider. La fenêtre était basse et facile à franchir. A un certain signal qui annoncerait mon arrivée, elle devait éteindre la bougie, de peur qu'on ne me vît entrer. Elle me recommandait de ne point parler, parce que sa chambre était placée entre celle de son père et celle de sa cousine, et insistait surtout pour que je me retirasse avant le jour.

« Malgré le vif desir que j'éprouvais de la serrer contre mon cœur, je fus presque tenté, vous l'avouerai-je, de ne pas me trouver au rendez-vous. Mais la crainte

de l'affliger et de lui donner des soupçons sur la sincérité et la durée de mon amour, m'eurent bientôt fait changer de résolution. J'obéis donc à ses ordres.

« Ces rendez-vous furtifs, assignés à différens intervalles, durèrent plus d'un mois. Je n'avais pu jusqu'alors contempler ses traits chéris, ni entendre le doux son de sa voix. Les chambres de son père et de sa cousine touchaient à la sienne; un seul mot pouvait être entendu.

« On était au milieu de l'hiver. Elle n'osait conserver de la lumière, de peur qu'on ne m'aperçût des autres croisées escalader la sienne. Ainsi, tout en la possédant, mon bonheur était imparfait.

« Précisément à cette époque, les vacances me rappelèrent à la maison paternelle. Je n'avais aucun prétexte pour me dispenser d'y paraître. Je lui remis donc un billet par lequel je l'avertissais de mon absence, lui promettant de l'abréger autant qu'il me serait possible, et de revenir bientôt près d'elle plus amoureux que jamais.

« Elle savait, » disait-elle dans sa réponse, « que mon départ était indispensable; elle y consentait donc, quoiqu'à regret, et comptait sur ma fidélité. Elle me priait de lui écrire souvent, de lui adresser mes lettres sous un nom supposé, à la poste où elle devait les faire réclamer, et me recommandait de lui annoncer l'instant de mon retour.

« Je vins à Londres. Jamais la présence des auteurs de mes jours ne m'avait causé autant de gêne. Je croyais les voir lire sur ma figure la faute que je voulais leur cacher, et je fus malheureux tant que je restai auprès d'eux. Mon père me déclara que j'allais bientôt voyager, et que je retournerais à Oxford pour mettre ordre à mes affaires, et prendre congé de mes compagnons d'études.

« Ces paroles furent un coup de foudre pour moi. La séparation dont j'étais menacé me fit sentir toute l'étendue de mon imprudence. Cent fois, ma tendre mère, j'ouvris la bouche pour vous déclarer mon mariage, afin que mon épouse pût trouver en vous, pendant mon absence, une mère, une

amie ; et je l'eusse fait sans doute, si mon retour à Oxford ne m'avait fourni l'occasion de me concerter avec elle avant de me décider trop promptement.

« Je passai à Londres près de deux mois, qui me parurent deux longues années ; et quand je partis pour Oxford, je maudis bien souvent, malgré la rapidité de mes chevaux, la lenteur du voyage. J'avais prévenu ma bien-aimée du jour où je me rendrais près d'elle. Je la pressai encore une fois contre mon cœur dans le silence et l'obscurité. Elle me donna à entendre, dans un de ses billets, que bientôt je pourrais joindre le titre de père à celui déjà si chéri d'époux, et j'éprouvai à cette nouvelle combien une

épouse est plus tendrement aimée qu'une maîtresse.

« Grand Dieu ! de quelle horrible ruse, de quelle exécrable imposture j'étais la victime ! — Mais cessons de la maudire, elle n'est plus !

« Les nuits étaient devenues très-courtes, et la durée de nos entretiens était considérablement diminuée. Je m'en plaignis ; mais mes plaintes furent inutiles. J'étais obligé de me conformer à ses desirs, afin de calmer l'effroi qu'elle avait d'être découverte. Pour moi, je désirais presque ce dernier événement, présumant bien, qu'une fois instruit du mystère, le père ne serait plus aussi difficile qu'auparavant sur la nécessité de tenir notre union secrète.

« Un soir, je fus retenu fort tard dans une société. Rentré chez moi, je fus obligé de parcourir plusieurs papiers avant de me livrer au repos. D'autres affaires me forcèrent de me lever de très-grand matin. Je marchai beaucoup toute la journée. Je passai la nuit suivante près de mon épouse, et je fus tellement accablé par le sommeil, que le jour me surprit auprès d'elle. Elle dormait paisiblement dans mes bras.

« Grace au ciel, » dis-je en moi-même, « je pourrai contempler encore une fois cette figure angélique.

« J'écartai le rideau pour la considérer. — Non, jamais le désordre affreux qui s'empara alors de mes sens ne sortira de ma mémoire ! — Ma main tremblante

laissa retomber le rideau ; je restai quelques instans pétrifié de surprise et d'horreur. La perfide, l'infâme cousine de celle que j'adorais était à mes côtés. —

« Ah ! » s'écria milady Benting, « vous l'étranglâtes, j'espère. »

Cette exclamation soudaine fit sourire toute la compagnie et le narrateur lui-même.

« Non, Milady, » reprit Oriel ; « mais si j'avais eu quelque arme près de moi, il est certain que je n'aurais pu contenir ma fureur.

« Je sautai du lit transporté de rage ; elle courut après moi, et se jeta à mes pieds.

« Osmond ! mon cher Osmond ! » s'écria-t-elle.

« Je la repoussai avec violence. Perfide ! infâme créature ! lui dis-

je avec l'accent de la fureur; qu'avez-vous fait ? Vous vous êtes perdue ; vous me désespérez ; vous avez détruit le bonheur de celle pour qui j'eusse donné ma vie ! Dites ; est-ce vous qui avez reçu les sermens qui n'étaient adressés qu'à elle ? Ne me cachez rien ; que je connaisse toute l'étendue de mon malheur.

— « Ecoutez-moi, Lussington, » s'écria le monstre en versant des larmes perfides. « Au nom du ciel, écoutez-moi ! Pardonnez la faute que l'amour seul m'a fait commettre. »

— « Vous pardonner ! Jamais ! je le jure par ce Dieu dont vous avez profané les saintes lois. — Jamais !

— « Osmond ! ne prononcez

point cet horrible serment, » reprit-elle en embrassant mes genoux. « Cher Osmond ! celle que vous vouliez faire votre épouse n'eût jamais senti, n'eût jamais pu ressentir qu'une faible partie de l'amour que vous m'aviez inspiré. Sans vous la vie devenait pour moi le plus horrible des supplices. Vous voir dans les bras d'une autre était un malheur que je ne pus envisager sans frémir, que ma raison n'aurait pu supporter. J'osai tout dans mon désespoir. Hélas ! la douce idée que le nom de père vous réconcilierait avec celui d'époux, me faisait attendre la naissance de l'innocente créature que je porte en mon sein, pour implorer, pour obtenir mon pardon. »

— « Misérable ! » répondis-je ;

« cessez, cessez de l'espérer ! Cet enfant dont vous me parlez ne saurait m'attendrir. Pleurez plutôt sur son sort. Qu'il s'attende aux malédictions paternelles qu'attirera sur sa tête une union plus odieuse que la mort ! Mais, avant que je vous quitte pour toujours, dites-moi par quelle ruse abominable vous avez trompé votre cousine. »

— « J'avais entendu la proposition que vous lui aviez faite d'un mariage secret, et quelques mots qui vous étaient échappés sur un projet de déguisement. Dès ce moment je la surveillai de près. Je vis, quelques jours avant le bal, un paysan lui remettre une lettre à la porte du jardin. Je connaissais l'endroit où elle déposait ses pa-

piers. Je la trouvai, et la lus. »

— « Quelle indigne trahison ! »

— « Elle répondit à votre lettre, et fit des préparatifs pour son déguisement... »

— « Et vous osâtes, je le suppose, intercepter sa lettre, y en substituer une autre de votre main ? »

— « Non ; je me contentai d'en prendre lecture : c'était tout ce dont j'avais besoin. Je m'emparai de ses habits..... et me rendis au bal à sa place..... Osmond ! mon cher Osmond ! j'implore mon pardon à vos pieds. »

— « Mais comment parvîntes-vous à tromper mon amie ? » m'écriai-je. « Pourquoi ne vint-elle pas elle-même, quoique vous eussiez eu la bassesse de lui dérober

ses habits et de les déshonorer ?.. Pourquoi ne vint-elle pas elle-même ? »

— « Je lui écrivis de votre part. »

— « De ma part ! quelle audace ! Quoi, vous eûtes la hardiesse d'abuser de mon nom pour accomplir vos infâmes projets ?.... Que lui écrivîtes-vous ? »

— « Que vous aviez réfléchi mûrement sur la démarche que vous étiez près de faire ; qu'en la faisant, malgré son père, et à l'insçu du vôtre, c'était vous exposer tous deux aux plus grands malheurs ; que ces réflexions vous déterminaient en conséquence à attendre, pour réclamer l'accomplissement de ses promesses, l'époque où vous pourriez la conduire publiquement à l'autel ; et

que, jusqu'à cet instant, vous cesseriez probablement de la voir. » —

« Figurez-vous, s'il est possible, ma rage à ces horribles aveux. Je vomis contre elle mille imprécations.

« Celle que j'adorais me croyait un vil séducteur, indigne de son amour et de ses regrets.

« N'espère pas, » m'écriai-je, « que je pardonne ou que j'oublie jamais ton crime ! Je te déteste, je t'abhorre, et je te fuis pour toujours. Garde-toi de réclamer les droits que tu t'es appropriés d'une manière si infâme, ou je jure, par le Dieu qui m'a créé, de vouer ton nom à l'opprobre que tu mérites ! Les lois divines et humaines repoussent et annullent les nœuds qu'il t'a plu de former ;

je brise dès ce moment des liens trop odieux. Nulle puissance sur la terre ne saurait me contraindre à m'y soumettre. Ne me force pas de te punir de ta perfidie ; car, je le répète, si tu oses suivre mes pas, rien ne pourra m'empêcher d'accomplir mon serment. Quant à cet infortuné, qui me dut malgré moi la naissance, je consens à prendre soin de son sort; mais, ce cas excepté, et pour l'avenir, songe qu'il ne doit plus y avoir aucun rapport entre nous. »

« A ces mots, elle quitta l'attitude humble et suppliante qu'elle avait à mes pieds. Elle se releva fièrement, et ne dissimula plus son affreux caractère.

— « C'est donc là votre dernière résolution, » me dit-elle ; « eh

bien ! lord Osmond, écoutez la mienne. Je jure à mon tour, par tous les sermens que vous venez de prononcer, de vous faire connaître combien sont terribles et profonds la vengeance et le ressentiment d'une femme outragée. L'enfer n'a pas de furies qui lui soient comparables ; c'est ce que j'aurai soin de vous faire éprouver. »

— « Je cours parler à votre oncle, » m'écriai-je, « et lui révéler la turpitude de sa nièce.

— « Renoncez à ce projet, » dit-elle avec un sourire où se peignait sa méchanceté ; « ni lui, ni son aimable fille ne sont plus ici. Et quand il y serait, » ajouta-t-elle en élevant la voix, « il ne vous verrait point. J'y avais mis bon ordre,

et c'est par-là que j'ai commencé. Jugez de quoi je suis capable, et ce que je puis entreprendre. Je dédaigne votre colère et votre main ; mais apprêtez-vous à voir retomber sur votre tête tous les maux que vous me causez aujourd'hui. » —

« Je croyais ne pouvoir fuir assez promptement la présence d'un objet aussi odieux. Que le vieux gentilhomme y fût ou n'y fût pas, l'heure n'était guère commode pour troubler son repos. Je me hâtai donc de me retirer par où j'étais entré. Je pris mon cheval à l'auberge où j'avais coutume de le laisser, et me trouvai dans Oxford sans savoir par quel chemin j'y étais arrivé.

« L'espèce de délire où j'étais

me mit pendant plusieurs jours hors d'état de penser et d'agir. Devenu enfin un peu plus calme, je réfléchis qu'il était à-peu-près inutile d'avertir l'oncle de cette méchante femme. Cette mesure n'eût servi qu'à la perdre dans l'opinion de son parent, et ne pouvait me procurer aucun avantage. Je renonçai donc à cette idée, et résolus de voir ma maîtresse à quelque prix que ce fût, fallût-il me présenter ouvertement chez son père pour obtenir l'entrevue désirée. Néanmoins je cherchai d'abord à lui parler en secret, afin d'éviter, s'il était possible, la scène désagréable que pourrait amener la présence de l'oncle et de la nièce. Je me promenai donc souvent à la chute du jour autour

de sa demeure, et j'épiai avec soin l'occasion de la voir, ou de lui faire parvenir une lettre que j'avais écrite exprès d'avance.

« La fortune me servit selon mes desirs. Un soir, je descendis de cheval à l'entrée de l'avenue, et m'acheminai sous les arbres qui la bordaient. En approchant de la maison, j'aperçus une femme vêtue de blanc qui s'avançait lentement de mon côté. Je me cachai pour reconnaître auparavant qui ce pouvait être; mais le battement de mon cœur m'annonçait déjà l'approche de l'objet aimé.

« Elle passa près de moi. Un profond soupir, qui s'échappa de son sein, et ces mots : — « Oh! mon Dieu, ayez pitié de moi; » — ne me laissèrent plus aucun doute.

Elle gagna le bout de l'avenue, et s'y arrêta. Je m'approchai doucement derrière elle.

« Qui est là ? » dit-elle en se retournant.

— « C'est Osmond, » m'écriai-je, « votre fidèle Osmond ! » Je la pris en même tems dans mes bras.

« Elle ne put retenir un cri de terreur.

— « Osmond, perfide Osmond ! » dit-elle en me repoussant et en versant un torrent de larmes ; « pourquoi venir encore insulter à celle que vous avez si indignement trompée. »

— « Vous tromper ! ô ma bien-aimée, » repris-je en la pressant de nouveau sur mon cœur ; « jamais votre Osmond n'eut cette horrible pensée. Il fut, ainsi que vous,

victime de la trahison la plus noire. Jamais son cœur n'a changé... Nous avons été trompés tous deux, ma meilleure, mon unique amie; vous, par une lettre que vous avez crue de moi; moi, par le monstre qui l'avait écrite. »

— « Ah ! cher Osmond, » dit-elle en s'appuyant languissamment sur moi; « dites-moi bien, répétez-moi bien que vous êtes toujours le même Osmond, cet Osmond si cher à qui j'avais donné mon cœur. Soulagez mon ame du poids affreux dont l'accablait la crainte de votre infidélité. »

— « Je vous le jure, par la foi que je vous ai donnée et que je reçus de vous, » m'écriai je; « jamais je ne vous adorai moins que je ne vous adore en cet instant;

jamais je ne vous gardai autant de fidélité qu'au moment où vous me croyiez le plus infidèle. »

— « Eh bien ! cher Osmond, » reprit-elle en passant un de ses bras autour de mon cou ; « j'en crois, oui, j'en crois cette foi que vous m'avez jurée. Quel plus sûr garant pourrais-je vous demander ? N'est-ce pas à elle que j'ai confié mon honneur et les plus chers intérêts de ma vie ? »

« Je lui dis que j'avais bien des choses, des choses horribles à lui raconter ; mais elle ne pouvait s'arrêter plus long-tems. Elle me promit de se trouver le lendemain à la même heure, au même endroit, s'il était possible, et me pria de ne point l'attendre dans le cas où je ne l'y trouverais point,

parce qu'elle s'y rendrait le surlendemain. Nous nous quittâmes, et je partis l'esprit un peu plus tranquille.

« Le lendemain, je me trouvai au rendez-vous à l'heure fixée. Je ne fus pas trompé dans mon attente. Elle s'y rendit. Nous nous retirâmes à l'écart, et, là, je lui fis le récit des fâcheux événemens qui nous avaient tenus si long-tems séparés. Elle donna, en m'écoutant, les signes de l'agitation la plus violente; mais quand j'eus fini de parler, c'est alors qu'elle déploya toute la générosité, toute la perfection de son ame. Au lieu d'accabler de reproches et de malédictions celle qui avait détruit si indignement son bonheur, elle s'efforça de

pallier ses torts, d'excuser la trahison coupable et les passions emportées de sa rivale, par la force du sentiment qu'elle éprouvait elle-même. Elle employa les raisons les plus puissantes pour tâcher de combattre mon aversion. Mais tous ses efforts ne servirent qu'à me faire mieux apprécier la beauté de son ame, et me faire haïr davantage celle dont elle prenait la défense.

« C'est à vous, ma bien-aimée, » lui dis-je, « que mes sermens furent adressés, quoique ce monstre les ait reçus ; c'est à vous qu'ils appartiennent, c'est pour vous que je veux les prononcer encore aux pieds des autels ; à la face des hommes. Sans doute elle n'osera point y mettre

d'obstacle, ni réclamer des droits qu'elle avait usurpés par la plus odieuse et la plus infâme perfidie. . . . . des droits qui n'appartiennent qu'à vous seule, et qui ne serviraient qu'à livrer son nom à l'opprobre. C'est vous qui fûtes l'objet de mon amour; jamais vous n'avez cessé de l'être; c'est vous seule qui devez porter mon nom; c'est à vous seule que mon ame veut se réunir comme à la plus chère moitié de moi-même. »

« Osmond, » me répondit cette aimable fille, « vous devez savoir que vous m'êtes plus cher que la vie, et que l'amour seul, l'amour le plus pur et le plus désintéressé m'a décidée à vous engager ma foi. Votre fortune, votre rang ne m'étaient rien sans vous. Je vous

aime encore.... je vous aimerai toujours. Vous avez possédé mon cœur le premier, et vous le posséderez jusqu'à mon dernier soupir. Il vous jure une fidélité éternelle. —Mais je jure aussi, par le Ciel et par cette même fidélité, de ne jamais devenir votre épouse, que la mort n'ait rompu les nœuds que vous avez déjà formés. Il n'importe qui a reçu vos sermens . . . . Vous les avez prononcés ces sermens solennels !.... Le ciel les a ratifiés, et ceux que je pourrais faire moi-même aujourd'hui ne causeraient que mon déshonneur et le malheur de celle à qui l'hymen vous unit déjà. Si jamais son trépas vous dégage, vous serez libre alors d'exiger ma main; je vous la donnerai avec joie : mais,

jusqu'à cet instant, il faut cesser de nous voir. Cher Osmond ! réfléchissez-y bien, avant de prendre une résolution imprudente..... Songez à cette innocente créature qui réclame de son père amour et protection..... Que ce titre sacré efface les erreurs de sa mère, erreurs qu'elle n'a commises que pour vous avoir trop aimé. » —

« Mais à quoi sert, » ajouta le Marquis, « d'entrer dans des détails dont le souvenir déchire encore mon ame.

« Sa résolution était ferme. — Je persistai dans la mienne. Nous nous séparâmes. Dieu ! quel affreux instant ! Je crus que mon ame allait s'anéantir dans ces tristes adieux. La seule impression qu'ils me lais-

sèrent fut l'idée d'une séparation éternelle qui, en s'affermissant dans mon esprit, ne fit que rendre mon malheur plus désespérant et plus insupportable.

« Peu de tems après, je quittai Oxford. J'eus soin auparavant d'écrire à celle qui avait troublé mon repos d'une manière si funeste, que je partais; que, selon ma promesse, je pourvoirais à l'éducation de son enfant, s'il conservait le jour; qu'elle eût seulement à m'instruire de l'endroit où je pourrais le trouver. Je lui défendis de m'écrire sous aucun autre prétexte, et renfermai dans ma lettre un billet de cent livres sterling pour fournir à ses besoins.

« J'arrivai à Londres à l'instant où vous partiez, ma respectable

mère, pour aller passer l'été à l'abbaye de Lussington. Je vous y accompagnai; mais j'y portai un esprit si inquiet et si agité, que vous eûtes souvent occasion de concèvoir quelques alarmes sur l'état de ma santé. On faisait les préparatifs de mon voyage. Votre méprise me fournit un prétexte pour retarder mon départ jusqu'à ce que j'eusse terminé mes arrangemens avec cette femme. J'attendais avec impatience l'époque où je devais recevoir une lettre d'elle; je la reçus enfin. Elle m'annonçait la naissance d'une fille; mais elle me jurait en même tems, avec toute la rage que peut inspirer le plus vif ressentiment, qu'elle ne la remettrait jamais entre mes mains; qu'elle était mère; que

rien ne pouvait lui en ravir les droits, et qu'elle les conserverait jusqu'à la mort, puisque je voulais lui enlever tous les autres.

« Toute sollicitation de ma part eût été vaine, et n'eût fait que m'engager dans une correspondance au moins inutile. Je ne me sentais aucune affection pour un enfant que je n'avais jamais vu, pour un enfant né sous de si tristes auspices. Je ne répondis point à sa lettre, et mon silence dut lui tenir lieu de consentement. En repassant par Londres pour aller m'embarquer, je réalisai une somme de dix mille livres sterling que je plaçai en mains sûres. Je lui mandai qu'elle pouvait disposer de cette somme pour les besoins de son enfant, et en

cas de mort de ce dernier, pour les siens propres, sous la condition expresse de ne jamais prendre mon nom, et de ne plus me parler à l'avenir ni d'elle, ni de sa fille. Inutile précaution! Deux ans après environ, l'on m'adressa du château d'Oriel une lettre qui m'annonçait la mort de son oncle et celle de l'enfant. La lettre ne disait rien autre chose, et ce fut la dernière que je reçus.

« Pendant mon séjour en pays étrangers, mon père vint à mourir. Quoique je désirasse ardemment de vous revoir, ma respectable mère, j'éprouvais une extrême répugnance à retourner dans ma patrie. Elle me rappelait des souvenirs trop chers ou trop douloureux; elle renfermait les objets

de ma tendresse et de ma haine, les causes de mes malheurs et de ma félicité. Mon absence avait duré quatre ans. Le desir de réparer de si longues souffrances, un reste d'espoir que je conservais encore au fond de mon cœur, me firent prendre à mon retour des informations sur le compte de ma maîtresse et de son odieuse parente. Je trouvai leur maison occupée par des étrangers. On me dit qu'elles avaient quitté le canton après la mort du vieux gentilhomme; qu'on ne savait où elles s'étaient retirées; que l'une d'elles était morte indubitablement depuis, et qu'il y avait lieu de croire qu'elles avaient cessé toutes deux d'exister.

« La situation de mon esprit, à

cette nouvelle, peut se concevoir mieux qu'elle ne peut s'exprimer. Ce rapport, en rouvrant toutes les plaies de mon cœur, achevait de lui porter le coup le plus terrible. Je ne pus obtenir d'autres renseignemens, malgré les perquisitions les plus longues et les plus assidues. Une inquiétude inexprimable me tenait dans une agitation perpétuelle, et remplissait ma vie d'amertume. Mon séjour en Angleterre ne faisait que la redoubler, car j'y poursuivais sans relâche des recherches infructueuses. Chez moi, le souvenir de celle que j'eusse voulu rendre la maîtresse de ma fortune et de mon sort, ne cessait de m'obséder; par-tout ailleurs, je cherchais dans toutes les femmes que le

hasard offrait à mes yeux, quelque chose qui me rappelât son image. Le tems, à la fin, parut adoucir le sentiment trop vif de mes peines; je cessai de regarder comme douteuse la mort de mon adorable amie et celle de son exécrable cousine.

« Je n'avais plus qu'une ressource, celle de continuer mes voyages : j'y consacrai plusieurs années. C'est à mon retour d'un de ces voyages avec Osmond Lussington, que je vis pour la première fois la jeune protégée de ma mère ; je m'étonnai souvent du tendre intérêt qu'elle m'avait inspiré, tout enfant qu'elle était. Elle seule trouva le moyen d'occuper mon cœur pendant l'espace de dix-sept ans, sans pouvoir

toutefois le détacher de ses premières affections. Je l'aimais avec autant de tendresse que l'infortunée dont je gardais un si tendre souvenir ; mais l'âge avait tempéré l'effervescence de la jeunesse. Mon amour était aussi sincère ; mais il avait une marche bien différente.

« Elle devint mon épouse. — Elle fut enlevée de mes bras à l'instant où je les ouvrais pour la recevoir. Le ciel est juste dans ses immuables décrets, et ce que je regardais comme le dernier degré de l'infortune est à mes yeux le comble du bonheur aujourd'hui. Si la Providence, dans sa sagesse infinie, n'eût pris soin de la défendre et de me sauver de moi-même, une dernière catastrophe, en me révélant les plus

affreux mystères, m'eût plongé dans un nouvel abyme de malheurs; trop heureux de m'y soustraire par une mort prématurée, ou du moins par la perte totale de ma raison.

« Ma mère, vous venez d'entendre mon récit; on vous a fait lecture de celui de Suzanne; les billets d'Eliza vous ont attendrie; vous avez vu l'impression qu'ils ont produite sur moi. Je vous ai annoncé de plus un intercesseur auquel vous ne pourriez refuser mon pardon. En voici deux que je vous présente. »

Oriel prit la main d'Eliza et celle de sa fille.

« Dans cet esprit bienfaisant qui protégea les jours de votre Suzanne, vous voyez la bien-aimée

d'Oriel. Cette femme odieuse, que le destin voulut faire la mère de Suzanne, fut aussi l'auteur de tous mes maux ; et dans cette aimable fille prosternée à vos pieds, l'objet de vos tendres soins, vous voyez la fille chérie de votre fils. »

La marquise pressa contre son sein les deux intéressantes créatures qui s'étaient précipitées à ses genoux.

« Ne croyez pas, mon fils, que ce dénouement me surprenne, » dit-elle ; « je l'avais deviné d'avance. Recevez, Eliza, les tendres embrassemens de la mère d'Oriel. Je ne sais ce qui vous donne le plus de droit à mon affection, ou des tendres rapports qui vous unissent à mon fils, ou de la protection que vous avez

accordée à sa fille ; croyez que cette affection est inaltérable. Et vous, ma Suzanne, vous pour qui j'ai ressenti le plus vif attachement dès votre enfance, le lien sacré qui vous attache à moi, le nom de fille que la nature m'autorise à vous donner, ne sauraient ajouter à l'amitié que m'inspirait Suzanne Hubert. Cette amitié n'était peut-être que l'instinct de la nature; mais elle ne pouvait être ni plus vive ni plus durable. »

Elle se leva après avoir dit ces mots; puis joignant la main d'Eliza à celle de son fils, elle ajouta : « Puisse cette union devenir pour vous le garant des sentimens d'une mère, et sceller le pardon que demande mon fils pour les funestes erreurs de sa jeunesse !

Hâtons-nous d'oublier ces erreurs et tous les maux qu'elles ont produits. Puisse le ciel exaucer les vœux que je fais pour votre bonheur ! »

Elle les pressa tour-à-tour contre son cœur. Les témoins de cette scène touchante ne purent voir sans un profond attendrissement ce résultat heureux et imprévu d'afflictions si longues et si cruelles.

CHAPITRE VI.

« Hier au soir, » dit Oriel, « je vous promis aussi, si Suzanne vivait, de récompenser Osmond. »

Il prit la main de sa fille.

Osmond tressaillit. La plus vive émotion se peignait sur sa figure; ses yeux brillaient d'amour et d'espérance : un mouvement involontaire lui fit tendre sa main au marquis; celui-ci l'accepta.

« Osmond, » ajouta le marquis, « les événemens de la dernière nuit m'ont appris que vous possédiez depuis long-tems un cœur dont vos vertus vous rendaient bien digne. Vous avez préservé les

jours de Suzanne : le titre de libérateur, et votre constance vous donnent le droit de veiller sur son bonheur. Je vous transmets les sermens qu'elle prononça aux pieds des autels ; recevez-les, avec la bénédiction de son père, comme la plus grande récompense qu'il puisse vous accorder. »

— « Je les reçois avec transport ! » s'écria cet amant passionné. « Ma Suzanne, mon adorable Suzanne, daignez sceller par votre aveu un don si cher. » En même tems il pressa tendrement la main de Suzanne contre ses lèvres.

— « Vous ne sauriez le recevoir avec plus de reconnaissance que je n'en éprouve pour le plus tendre des pères, » répondit-elle

en rougissant. Puis elle se tourna vers la marquise, que ce spectacle avait attendrie, et se jeta sur son sein. « Daignez, mon adorable mère, » lui dit-elle, « approuver et sanctionner les ordres du père et l'obéissance de la fille. »

— « Osmond Lussington, » dit la marquise en passant doucement son bras autour de l'aimable fille, « est, après mon fils, l'homme dont je souhaite le plus ardemment le bonheur. Le vôtre, ma Suzanne, est nécessaire à mon existence. Puis-je donc refuser mon approbation? Je la donne avec joie, car vous êtes dignes l'un de l'autre. »

— « C'est à l'abbaye de Lussington, » dit le marquis, « que j'ai reçu la main de ma fille; c'est là, cher Osmond, qu'elle devien-

dra votre épouse, et qu'elle prendra un nom qui va lui appartenir à double titre. »

Le marquis fixa le mardi suivant pour leur retour en Angleterre.

« Puisque tout est si bien arrangé, » dit milady Benting, « permettez-moi, Oriel, de prier votre amie (Eliza) de nous expliquer certains événemens de son histoire, dont nous ne connaissons point encore les détails. »

« Ce qui reste à vous apprendre, » répondit Eliza, « est fort peu de chose. Quatorze années de ma vie n'y forment qu'une triste lacune, et les cinq autres ont été obscurcies par les chagrins les plus douloureux. Le soir de notre séparation, » dit-elle au marquis,

« je perdis tout espoir de bonheur, et depuis cet instant, les souvenirs les plus cruels, la plus sombre mélancolie s'emparèrent de mon ame. Je traînais l'existence la plus misérable. Julia, par son âge et son caractère, prit un tel ascendant sur mon père, qu'elle parvint à me priver totalement de son affection. Mon air triste et rêveur m'attirait sans cesse de sa part les plus sévères réprimandes, les sarcasmes les plus amers; tandis qu'il réservait pour elle seule ses caresses et ses éloges, grace à l'ignorance où elle savait le tenir de son indigne conduite.

« J'étais absolument nulle à la maison, tandis que Julia y exerçait une autorité absolue. Toute plainte eût été inutile : je renfer-

mai donc mes chagrins au fond de mon cœur, et je supportai mon malheur avec résignation. J'apercevais les progrès de sa grossesse ; mais je pense que sa manière de s'habiller devait la cacher aux yeux des autres. Vers ce tems, elle parla d'une visite qu'elle voulait rendre à une dame avec qui elle était depuis quelque tems en correspondance, et qui avait habité quelques années auparavant dans notre voisinage. Mon père sembla n'apprendre qu'avec peine ce projet de voyage, et ne pas vouloir d'abord y consentir, quoiqu'elle ne parlât que d'une très-courte absence. Pour avoir l'air de lui plaire, elle différa son départ de jour en jour; mais forcée enfin par la nécessité, elle déclara

qu'elle ne pouvait retarder plus long-tems son voyage, sous peine de se brouiller avec son amie, qui insistait fortement pour qu'elle vînt passer quelque tems auprès d'elle. Mon père lui permit donc, quoiqu'à regret, de partir, et lui donna une vingtaine de guinées pour son voyage, en la conjurant de revenir au bout de six semaines au plus tard, selon la promesse qu'elle lui en avait faite.

« Elle ignorait que je fusse instruite des motifs qui la forçaient à s'éloigner : elle ne craignait donc nullement que je les découvrisse à mon père. Le moindre soupçon à cet égard eût changé promptement sa résolution. Hélas! elle ne me connaissait guère. Mes chagrins me paraissaient insup-

portables; mais j'eusse dédaigné de me venger d'une manière aussi lâche. Je m'efforçai, pendant son absence, de plaire à mon père. J'affectai une gaîté bien étrangère à mon cœur, dans l'espoir de regagner sa tendresse; je n'y pus réussir. Il faisait continuellement des vœux pour le retour de Julia; il prétendait ne pouvoir goûter aucune consolation tant qu'elle serait éloignée. Sans cesse il me fallait essuyer les reproches les plus injustes ou les comparaisons les plus désavantageuses.

« J'étais naturellement douce. La dureté de mon père à mon égard me blessa profondément, mais ne put changer mon caractère. Un soir je fus toute surprise de l'entendre me demander depuis

combien de tems j'avais reçu des nouvelles de mon amant, de lord Osmond Lussington.

— « Je n'en ai pas eu depuis plusieurs mois, » répondis-je en rougissant.

— « Ah! ah! » reprit-il, « telle est la conduite ordinaire de tous ces beaux messieurs. Ils rencontrent une fille douce et crédule qu'ils trouvent à leur fantaisie, la séduisent par de belles paroles et de beaux sermens, lui tournent la tête par de brillantes promesses qu'ils n'ont aucune envie de tenir; puis, après avoir tout obtenu, l'avoir promenée quelques mois sur le pavé de Londres dans un leste phaëton ou dans un superbe équipage, lui avoir donné une loge à l'Opéra, au grand dépit de

toutes les beautés du jour, la nouveauté cesse, l'engouement disparaît, la possession fatigue, d'autres objets les attirent. Alors ils la résignent à quelque loyal ami d'un âge un peu plus mûr, qui se charge de la belle et consent à réparer leur infidélité; ou, quand ils se piquent de procédés généreux, ils lui assurent une rente de cent ou deux cents livres, au moyen de laquelle on vit tout doucement; puis l'on finit par devenir honnête femme en épousant quelque pauvre diable qui, pour la dot, admire en fermant les yeux, cette vertu de fraîche date. »

— « Lord Lussington, » répondis-je avec chaleur, « ne peut être mis au nombre de ceux dont vous parlez; ses vertus honorent sa

naissance. Mais quand le portrait que vous venez de tracer lui serait applicable, jamais Eliza n'eût payé de son infamie un éclat vain et trompeur; jamais l'amour même le plus ardent n'aurait pu le lui faire accepter à ce prix. Une offre aussi indigne et celui qui eût osé la lui faire, quels que fussent d'ailleurs son rang et sa fortune, n'eussent excité que le mépris et l'indignation de votre fille. L'ambition ne m'a point égarée. Si lord Osmond n'eût été que mon égal, je l'eusse aimé de même. Je ne voulus que mériter son cœur et lui paraître digne de porter son nom. »

— « Fille extravagante et crédule ! » s'écria-t-il, « avez-vous jamais pu former cet espoir ? Vous

eussiez joui en effet du nom d'épouse un an, deux ans peut-être; mais pouviez-vous prétendre conserver ce titre au-delà de sa minorité? Croyez-vous qu'il vous eût présenté dans le monde sous le nom de *lady Lussington?* Il insistait pour vous épouser secrètement; mais qu'eût signifié ce mariage, puisque lui ou son père pouvaient le faire casser à leur volonté? Croyez qu'ils n'eussent pas manqué de le faire, et rendez grace à ma prudence. — On dit qu'il est parti, qu'il est sorti du royaume. . . . . Il annonçait déjà d'assez mauvaises dispositions: son voyage achèvera de le rendre parfaitement ridicule. Tels sont tous ces Messieurs qui vont courir le monde pour s'instruire. — Ils

apprennent à danser, à se mettre avec élégance, à dépenser de l'argent, à parler mal toutes les langues sans savoir écrire ni parler celle de leur pays d'une manière intelligible ; et leurs amis courent après eux quand ils reviennent, comme après des prodiges d'esprit, de science et de raison. »

« Je ne pus retenir mes larmes à cet odieux portrait de mon cher Osmond. Que pouvais-je opposer à la prévention la plus injuste ?

— « Eh bien ! » reprit-il durement ; « qu'avez-vous à pleurer ? Vous forcé-je d'en épouser un autre ? Qui voudrait de vous maintenant ? Si votre cher Osmond a tant d'honneur, il viendra vous demander, quand il pourra disposer de lui. Mais, soyez-en bien

certaine, votre Osmond n'est qu'un fourbe, et vous ne serez point une lady. » —

« Oh ! combien la dureté de mon père m'affligea ! combien son inimitié déchira mon cœur ! Hélas ! s'il avait pu sentir son injustice, s'il avait su à quel point il était la dupe de cette chère Julia, il eût tâché sans doute de consoler sa malheureuse fille, au lieu d'ajouter encore à ses chagrins. Sa rigueur envers moi, son injustice extrême envers Osmond, son aveugle attachement pour l'indigne auteur de mes maux, n'arrachèrent néanmoins aucune plainte de ma bouche. Je désirai même le retour de Julia, comme le seul moyen d'éviter la présence de mon père et de me soustraire à

son aversion. — Elle revint enfin, et il put jouir du bonheur de la revoir. Je fus frappée de la gaîté de Julia. Je m'attendais à recevoir de sa bouche une nouvelle qui, dans le premier moment, eût vivement agité mon faible cœur; mais qui lui eût donné peut-être quelque repos. Je crus qu'Osmond avait enfin consenti à ses vœux. Mais les jours et les mois s'écoulèrent, et je n'entendis plus parler d'Osmond.

« Telle était depuis deux ans ma triste situation, lorsque mon père tomba malade. J'oubliai ses injustes procédés, et je veillai près de son lit de douleur avec la plus vive inquiétude. Cependant, là encore, il préférait la compagnie de Julia à la mienne,

Mais je ne me rebutai point, et ne voulus pas céder à une autre un devoir aussi cher, aussi sacré. Il mourut. Hélas ! que mes chagrins passés me parurent supportables, lorsque j'appris, à l'ouverture de son testament, qu'il me laissait sans aucune restriction au pouvoir de Julia, jusqu'à ma majorité éloignée encore de deux ans ; et que, dans le cas où je mourrais sans être mariée, le petit patrimoine dont il n'avait pu me dépouiller passerait à ma cousine à qui d'ailleurs il léguait tout ce dont il avait pu disposer.

« A peine fut-il déposé dans la tombe, qu'elle vendit la maison que nous habitions, et qu'elle me dit de me préparer à partir pour l'Italie. Je crus qu'elle vou-

lait suivre les traces d'Osmond, et je la conjurai de me laisser en Angleterre; mais elle fut sourde à mes prières. J'étais confiée à sa garde, me dit-elle; et elle devait prendre les mesures nécessaires pour que je ne déshonorasse point ma famille.

« O ciel! qui de nous deux l'avait déshonorée? Était-ce donc à elle de tenir ce langage?

« Nous fîmes un long trajet par terre, et nous nous arrêtâmes un soir dans un village du comté de Galles, dont je ne puis en ce moment me rappeler le nom. Après souper, elle m'engagea à m'aller coucher, attendu que le lendemain nous devions nous remettre en route à la pointe du jour. Je ne saurais vous exprimer

les sentimens dont j'étais agitée; mais je crus remarquer dans son air quelque chose d'extraordinaire, et, soit curiosité, soit inspiration secrète, je résolus de la surveiller.

« Nos chambres se touchaient et donnaient sur une espèce de galerie hors d'œuvre, comme on en voit dans la plupart des auberges. Une heure environ après l'avoir quittée, j'entendis quelqu'un marcher et frapper doucement à sa porte. Elle l'ouvrit et la referma sur-le-champ. Je pensais toujours à Osmond. Je m'approchai sans bruit de la croisée. Le rideau était baissé; mais le chassis n'était pas bien clos. Je prêtai l'oreille. —

— « La pauvre petite, comme elle est jolie! » — « Odieuse créa-

ture! » — En vérité, Madame, elle vous ressemble. » — Que je te hais ! » — Ces mots et quelques autres me firent penser que la fille d'Osmond et la nourrice étaient avec Julia. Oh ! combien je brûlais de presser cet enfant sur mon cœur, sur ce cœur où régnait l'image de son père !

« Elles parlaient bas par intervalles, mais je distinguai plusieurs fois la voix de Julia, et je crus entendre qu'elle sollicitait vivement la nourrice. A la fin, j'entendis assez distinctement ces paroles : « — Nous serions perdues toutes deux, si ce meurtre était découvert ! »

« L'horreur soudaine qui pénétra mes sens, m'empêcha heureusement de laisser échapper un

cri. Je devinai sur-le-champ l'affreux complot qui les occupait. J'approchai l'oreille de la croisée et redoublai d'attention. —« Vous n'avez qu'à l'étouffer et dire qu'il est mort dans les convulsions ; personne ne pourra prouver le contraire. Voici de l'argent pour vous. Songez à tenir vos sermens, et je tiendrai les miens. Il faut que tout soit terminé cette nuit. Je serai bien loin demain matin, avant qu'il n'y ait rien d'ébruité. » —

« Grand Dieu ! quelle fut ma douleur ! Je jurai de sauver la victime, ou d'y perdre la vie. L'entreprise était difficile. Je ne savais où déposer l'enfant ; à peine savais-je où j'étais moi-même. Je conjecturai que la nourrice ne

demeurait pas loin, et qu'elle retournerait sans doute chez elle le soir même.

« Voici le stratagême dont je m'avisai. Je descendis derrière elle, après qu'elle eut quitté Julia, et je l'accostai au pied de l'escalier, en me récriant sur la beauté de l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. Je lui demandai à qui il appartenait, et lui proposai d'entrer dans une des salles de l'auberge. — Elle me suivit. Je pris l'enfant ; je l'accablai de baisers et de caresses. Oh ! comme il me souriait ! Si cette femme avait eu la moindre pénétration, elle aurait pu remarquer facilement que mon agitation avait quelque chose d'extraordinaire ; mais elle était elle-même trop préoccupée pour

s'apercevoir de mon trouble. Je l'engageai à s'asseoir, et lui offris quelques rafraîchissemens. Elle accepta sans peine. J'affectai beaucoup de gaîté, et lui versai tant d'eau-de-vie qu'elle en perdit presque le sentiment. Elle voulut aller se coucher, je la suivis avec l'enfant dans mes bras. Elle était incapable de faire aucun mouvement; je la déshabillai. Pendant que je dénouais ses cordons, un lourd paquet tomba de son sein sur le plancher. Elle était tellement abrutie, qu'elle n'y fit aucune attention. Je la mis au lit; elle s'endormit profondément. J'examinai le paquet. — C'était le salaire du crime qu'elle devait commettre. — « Cet or, » dis-je en moi-même, « sera peut-être utile

à l'innocence : il devait servir à la perdre, — qu'il serve à lui conserver la vie. »

« Le paquet contenait une centaine de guinées. Je les mis dans la bourse qu'Osmond m'avait donnée. Je me retirai ensuite dans ma chambre avec l'enfant, jusqu'à ce que tout fût devenu paisible dans l'auberge. En passant le long de la galerie, je vis des habits d'homme étalés sur la rampe. Je m'en emparai. Ce déguisement me parut favorable à mes vues, et je m'en revêtis aussitôt. Puis, après avoir enveloppé l'enfant dans un large manteau qui s'était trouvé avec les habits, je sortis de l'auberge, et suivis le chemin que le hasard ou plutôt le ciel m'indiqua.

« La nuit était affreuse ; les

élémens semblaient déchaînés ; mais je bravai la tempête. Je passai devant plusieurs chaumières. Elles étaient trop près les unes des autres, et trop rapprochées de l'auberge d'où je sortais, pour m'y arrêter. Je marchai, ou plutôt je courus, choisissant les chemins les plus écartés, remarquant avec soin tous les détours, jusqu'à ce que j'eusse fait à-peu-près la valeur de quatre ou cinq milles. Alors j'aperçus à quelque distance de la route une lumière qui paraissait partir des fenêtres d'une petite chaumière assez jolie. Je dirigeai mes pas de ce côté. Arrivée près de l'enclos, je m'agenouillai sur l'herbe épaisse et mouillée ; j'élevai vers le ciel l'innocente créature, et le priai de me

conduire. Il entendit ma prière. Une voix secrète me disait d'entrer. Je me levai, et frappai à la porte.

« Nous savons ce qui se passa dans la chaumière, » dit la marquise.

Eliza s'inclina et continua son récit.

« Je m'échappai par la fenêtre, à l'instant où je crus les bonnes gens endormis. J'arrivai sans accident, me déshabillai, et remis les habits où je les avais trouvés. Nous partîmes à la pointe du jour, et depuis je n'ai jamais entendu parler de la nourrice.

« Nous arrivâmes en Italie. Julia s'établit près de Turin dans une très-belle maison, et prit tout-à-coup les airs d'une femme de

qualité. Je ne pourrais donner aucun détail sur le genre de vie qu'elle menait, car elle recherchait fort peu ma compagnie. Je vivais absolument solitaire. La méditation et la lecture étaient mes seuls et mes plus doux plaisirs.

« Après quelques mois de séjour dans cette maison, elle daigna m'informer qu'elle venait d'acheter la baronnie della Castella, et que nous irions passer dans le château qui en dépendait le reste de la belle saison. Cette femme défiante et cruelle voulait s'assurer de sa victime. C'est dans les murs de ce château qu'elle avait résolu de l'enfermer. Elle ne s'y arrêta que peu de jours, et son départ fit tomber le bandeau de mes yeux. Je connus enfin toute sa perfidie.

Je ne pus me dissimuler que j'étais sa prisonnière !

« Je lui écrivis pour la conjurer de m'apprendre mon crime. Elle fut sourde à mes prières, insensible à mes larmes. Son ame était morte à la pitié et au remords. Mes lettres ne lui furent jamais présentées, ou me furent renvoyées par ses ordres. Je vis que tous mes efforts étaient inutiles, et je cessai de vouloir attendrir cette femme implacable.

« J'avais passé plus d'une année dans ce triste séjour, lorsqu'avec le sourire et les railleries les plus amères elle vint m'annoncer la mort de mon cher Osmond. Ce coup affreux acheva de bouleverser ma raison, altérée déjà par une sombre mélancolie ; et, pen-

dant plusieurs années, je fus privée du sentiment de mes propres souffrances.

« J'étais destinée par le ciel à venger les maux qu'Osmond avait soufferts dans la personne de ceux qu'il chérissait le plus. Le ciel sans doute dirigea mon bras. J'agis sans intention ; je ne fis qu'obéir. Si j'avais pu réfléchir un instant, j'eusse épargné à mon ennemie, j'eusse épargné à moi-même un coup bien funeste à tous deux. Je déplore amèrement le crime involontaire qu'une cruelle nécessité m'a fait commettre. Je veux l'expier par un repentir sincère et par une retraite éternelle. »

« Cessez de tenir ce langage, ma chère Eliza, » s'écria Oriel; « la mort de ce monstre ne fut

que trop méritée. Vous n'avez fait que diriger contre son propre sein la main coupable dont elle voulait frapper l'innocence. Après tant d'années d'une séparation si cruelle, faudra-t-il donc vous perdre encore ? Les souffrances que vous avez éprouvées, mon Eliza, ont suffisamment expié un meurtre involontaire ; le Ciel est trop juste pour ne pas pardonner une action où le mal ne fut ni préparé, ni produit par une intention criminelle. Est-ce donc pour que vous vous immoliez sur ses autels, qu'il vous a rendu à votre Osmond ? Non ; il vous a remise dans ses bras pour que vous accomplissiez vos promesses. Vous vous êtes engagée solennellement à devenir son épouse aussi-

tôt que ses premiers liens seraient rompus. La mort l'en a délivré; il vous presse aujourd'hui de tenir vos sermens. »

Eliza le regarda fixement.

« Le marquis d'Oriel, » dit-elle avec force, « voudrait-il épouser une femme souillée d'un meurtre ? »

Le marquis resta interdit. Tout le monde frappé du ton solennel et des paroles d'Eliza, garda le silence.

« Celle que vous voulez épouser, » reprit Eliza, « ne risque-t-elle pas d'être montrée au doigt comme une femme insensée, furieuse ? Que dis-je, cher Oriel ? l'épouser, n'est-ce pas vous exposer aux sarcasmes, aux calomnies de l'envie ? N'est-ce pas déshonorer

votre rang, faire méconnaître votre caractère et vos vertus, vous rendre peut-être le plus malheureux des hommes, tout en courant après le bonheur ? Et moi, qui dans les momens les plus fortunés de ma vie, n'eus que ma jeunesse et mon innocence pour toute richesse, ou pour vous servir d'excuse dans l'opinion du monde, pourrais-je, pour prix de votre amour, consentir à déshonorer votre nom et votre illustre origine, en vous donnant une main teinte du sang de votre épouse? Loin de moi une aussi noire ingratitude ! Ah ! plutôt retourner dans ces murs affreux que je viens d'abandonner; plutôt y gémir le reste de mes jours en proie à de nouveaux tourmens, que de remplir une promesse in-

sensée qui couvrirait d'opprobre celui qu'au prix de tout mon sang je ne voudrais point affliger. »

Les raisons d'Eliza étaient sans réplique. Elle venait d'exposer la vérité avec tant de force et d'éloquence, qu'Oriel lui-même fut obligé de se soumettre. Il pouvait braver personnellement l'opinion du monde ; mais il n'eût osé compromettre l'honneur de son nom. Cependant comment supporter l'idée de perdre à jamais celle qu'il avait tant aimée, de la voir se dérober au monde, à ses amis, pour une action que la justice la plus rigoureuse ne pouvait trouver condamnable ! — Il fit donc tous ses efforts pour combattre la résolution d'Eliza.

« Je ne saurais non plus l'ap-

prouver, » dit la marquise. « Déjà, chère Eliza, vous avez subi de cruelles épreuves. Vos longues souffrances sont plus que proportionnées au crime prétendu dont vous vous accusez avec tant de sévérité, et le repentir que vous en témoignez l'expie suffisamment. Cependant, si votre ame délicate et craintive veut absolument s'imposer encore quelques austères privations, rien n'empêche que vous ne veniez avec nous à Lussington. Les ombrages solitaires de l'abbaye vous offriront une retraite aussi paisible que celle des murs d'un couvent. Là, vous pourrez vivre loin du monde, sans craindre qu'on vienne troubler les heures que vous aurez consacrées à la méditation et à la prière. »

« O ma libératrice ! » s'écria Suzanne, « si vous êtes insensible aux prières d'amis si tendres et si chers, laissez-vous du moins fléchir par celle dont vous avez sauvé les jours. Gardez-vous de corrompre son bonheur par le regret de se voir séparée de cet ange tutélaire dont les soins vigilans ne devaient jamais l'abandonner.»

Eliza ne put résister à son attendrissement. Elle hésita quelques instans à répondre, et parut méditer profondément. Enfin elle remercia la famille, et la supplia de lui accorder quelques heures pour fixer sa dernière résolution.

Sa demande lui fut accordée ; mais on la conjura de considérer sur-tout combien le bonheur de ses amis était intéressé à ce qu'elle

prît une décision favorable à leurs vœux.

Après une nuit passée dans l'agitation et la prière, Eliza déclara le lendemain qu'elle était décidée à entrer immédiatement dans le couvent le plus voisin, pour y passer une année entière dans la retraite et les austérités de la vie religieuse; qu'ensuite, si sa santé lui promettait encore quelques années d'existence, elle rejoindrait la famille à l'abbaye de Lussington, sous la condition expresse de ne point voir d'autre société que celle de l'intérieur du château, et de consacrer au silence et à la solitude l'anniversaire du jour si fatal à son repos.

En conséquence, on la conduisit au monastère de Saint-Ber-

trand, où elle entra avec la résignation la plus touchante. Elle reçut d'un air serein les adieux et les embrassemens de ses amis, qui lui firent renouveler encore solennellement sa promesse, et la quittèrent enfin, le cœur plein de l'espoir consolant de la revoir un jour pour ne plus se séparer d'elle.

CHAPITRE VII.

La bonne vieille Annette devint ensuite l'objet des soins de la famille. Le marquis acheta pour elle une jolie petite chaumière avec un petit vignoble et quelque terrain à l'entour, dans le voisinage de la Savoie, près du lieu de sa naissance, où plusieurs de ses parens vivaient encore. Il disposa tout pour qu'elle pût entrer en possession sur-le-champ, et lui laissa le droit de léguer à sa mort cette propriété à qui il lui plairait. Le marquis lui assura de plus une pension viagère de cent pistoles par an.

Suzanne et Osmond la conduisirent dans sa nouvelle demeure, où ils goûtèrent de ses fruits et burent de son vin, en lui souhaitant de longs et heureux jours.

La bonne vieille montra la plus vive affliction, lorsque Suzanne se leva pour partir. Suzanne pressa de ses lèvres les joues sillonnées de cette excellente créature, en versant des larmes d'attendrissement et de reconnaissance. L'amoureux Osmond s'empressa d'essuyer les pleurs de son amie, et tous deux prirent enfin congé de la bonne Annette.

Avant de quitter tout-à-fait le pays, Osmond proposa à Suzanne d'aller voir ensemble Madeleine qui, par son histoire intéressante de la dame insensée, lui avait

fourni les premiers indices. Il se rappelait lui avoir entendu dire que la personne qu'elle avait vue était fort jeune. Il était bien-aise de s'assurer si Madeleine reconnaîtrait dans Suzanne la dame qu'elle n'avait aperçue qu'un instant. Car il ne doutait plus que Suzanne ne fût celle que Madeleine avait vue, et qu'elle avait prise pour la dame folle.

Suzanne ne fit aucune difficulté de rentrer dans la forêt, sous la protection de son cher Osmond. La mort de sa cruelle ennemie l'avait délivrée de toute crainte. Ils partirent avec l'intention de revenir pour dîner.

Arrivés à l'habitation de Madeleine, ils la trouvèrent occupée à préparer le dîner pour le retour

de Roberto. L'ameublement de cette humble demeure était dans le plus grand désordre, et annonçait les apprêts d'un déménagement. Madeleine reconnut sur-le-champ Osmond, et présenta des siéges pour lui et pour sa compagne.

« Ah ! Monsieur, » lui dit-elle, « je croyais que vous étiez parti de Chambéry sans penser à la promesse que vous m'aviez faite de venir me voir avant de quitter le pays. »

— « Eh bien ! ma bonne Madeleine, » répondit Oriel ; « vous voyez que je viens exprès pour l'acquitter. »

— « Un jour plus tard, » reprit Madeleine, « vous n'auriez trouvé personne ici. Nous retournons

habiter le pays d'où nous venions. »

— « Je suppose, Madeleine, que vous n'en êtes pas fâchée ; mais pourquoi partez-vous ? »

— « Ah ! Monsieur, » s'écria-t-elle, « il s'est passé dans la forêt des choses bien épouvantables, depuis que je ne vous ai vu. »

Suzanne pâlit. Osmond devinait bien ce que Madeleine voulait dire ; mais il eut l'air de ne pas la comprendre.

— « Qu'est-il donc arrivé ? Roberto ni votre petit garçon n'ont point éprouvé d'accident, j'espère ? »

— « Oh non ! Monsieur, » répondit Madeleine ; « ils se portent bien, Dieu merci. Mais c'est la dame du château qui s'est tuée.

Ils sont allés l'enterrer. On est obligé de placer son cercueil dans une des caves, parce qu'à l'église on ne veut pas la recevoir en terre sainte. »

Suzanne demanda un verre d'eau, et se remit peu à peu.

— « De quelle dame parlez-vous ? » demanda Osmond. « Est-ce de cette folle... ? »

— « Non, non ; ce n'est pas la folle ; c'est la comtesse della Castella qui s'est tuée. Elle vint au château il y a quelque tems avec de belles dames et de beaux messieurs, et se donna un grand coup de poignard en leur présence, avant qu'on pût l'en empêcher. »

— « Dit on le motif de cette action, » reprit Osmond ; « était-ce une bonne maîtresse, Madeleine ? »

— « Je ne saurais trop vous dire, je ne la connaissais que fort peu ; mais on raconte d'étranges choses depuis ce triste événement. On prétend qu'elle s'est tuée à cause de cette dame folle qui était sa sœur ou sa cousine, je ne sais pas au juste, et qu'elle accablait de mauvais traitemens ; si bien, qu'on assure que c'est elle qui l'a rendue folle. Néanmoins, celle ci s'est enfuie du château avec Annette : voilà pourquoi elle s'est tuée, quand elle a vu que tout le monde saurait ce qui en était. »

— « Madeleine, vous avez vu cette dame folle une fois, m'avez-vous dit ? Pourriez-vous bien la reconnaître, si elle se présentait devant vous ? »

— « Non, Monsieur. Je n'ai pas

vu sa figure, comme je vous ai déjà dit. Mais je crois qu'elle était à-peu-près de la taille de Madame que voici. »

— « Eh bien ! ma bonne Madeleine, Madame est précisément celle que vous avez aperçue au château. »

Madeleine poussa un cri, et fit quelques pas en arrière.

— « Oh ! sainte Marie, ayez pitié de moi ! » s'écria-t-elle. « C'est cette belle dame que j'ai vue ! Ne vous avais-je pas bien dit, Monsieur, qu'elle m'avait paru très-jeune ?.... — Tout ce qu'on disait au sujet de sa folie, n'était donc qu'un conte ? »

Osmond lui expliqua en peu de mots comment on s'y était pris pour faire croire à Roberto que

la dame folle était toujours dans le château. Mais il ne lui dit rien de la prétendue mort de cette dernière. Il lui apprit que Suzanne était la fille de la comtesse, et lui raconta brièvement les mauvais traitemens que lui avait fait souffrir cette mère dénaturée.

« Ce furent vos renseignemens, » ajouta Osmond, « qui donnèrent aux amis de cette jeune dame les moyens de la retrouver, après l'avoir crue depuis long-tems perdue pour toujours ; et c'est la rage de voir sa cruauté découverte, qui porta la comtesse à se poignarder. »

Madeleine ne pouvait revenir de son étonnement. Elle invoquait tous les Saints du calendrier, et faisait autant de signes de croix.

« C'est donc à vous, » continua-t-il, « que cette dame est redevable de la vie et de la liberté, et c'est pour vous en remercier, pour reconnaître, autant qu'il est en son pouvoir, cet important service, qu'elle est venue vous voir aujourd'hui. »

Suzanne mit une bourse pleine de pistoles dans les mains de Madeleine, tandis que celle-ci s'épuisait en vœux et en félicitations de toute espèce.

« Ah ! » s'écria-t-elle, « quelle somme d'argent ! Nous voilà heureux pour toute notre vie ! Mon pauvre Roberto pourra donc avoir tous les jours une bouteille de son vin favori pour boire à la santé de cette belle et généreuse dame. »

Les deux amans quittèrent

Madeleine. En revenant, Suzanne paraissait triste et rêveuse. Osmond s'informa tendrement du motif de son chagrin.

« Mon cher Osmond, » lui dit-elle, « malgré tout ce que j'ai souffert, malgré les affreux traitemens dont m'accabla la comtesse, je dois toujours déplorer ses erreurs et sa mort; je dois me rappeler sur-tout qu'elle fut ma mère. Qu'importe sa dépouille mortelle, puisque son ame a cessé de l'habiter? Mais l'idée qu'on lui refuse les dernières prières et le dernier asile pour une action dont elle ne fut pas coupable, sera toujours pour moi une source de regrets amers, puisque j'en suis principalement la cause infortunée. »

Le jour de leur départ pour l'Angleterre approchait. Hume fut chargé d'annoncer à mistriss Musgrave le prochain retour de la famille à l'abbaye. Il lui racontait dans sa lettre la délivrance de miss Hubert, et les événemens extraordinaires qui l'avaient suivie, chargeait mistriss Musgrave d'en instruire avec précaution la bonne vieille Phœbé, et finissait par de tendres complimens pour sa chère Mary.

La veille de leur départ, Osmond invita Suzanne à faire un tour de promenade avec lui. Ils sortirent de la ville, et s'arrêtèrent près d'une église située à quelque distance des murs. Ils entrèrent dans le cimetière, et s'avancèrent vers un monument d'une construction

assez élégante, qui paraissait nouvellement élevé. Ces mots étaient gravés sur le marbre : — « Ici reposent les cendres de Julia Lussington. » —

Suzanne à cette vue ne put exprimer les sentimens qu'elle éprouvait. Elle se jeta dans les bras d'Osmond. Un torrent de pleurs lui prouva sa reconnaissance.

Prosternée aux pieds du monument, elle invoqua le Ciel avec ferveur pour le repos de sa mère, et mouilla le tombeau de ses larmes.

Osmond attentif à prévenir les peines de Suzanne, s'était à son insçu occupé de faire rendre les derniers devoirs à la comtesse della Castella. A force de sollicitations et d'argent, il obtint que

ses restes fussent déposés avec les cérémonies ordinaires dans la sépulture commune aux chrétiens. Pour obvier à tout et éviter le scandale, il substitua le nom de Lussington qui lui appartenait en qualité d'épouse, à celui de della Castella qui formait le principal obstacle.

L'esprit de Suzanne devint plus tranquille depuis cet instant. Rien ne l'empêcha plus de se livrer tout entière au bonheur et à la joie qui régnaient autour d'elle.

Le lendemain matin, la famille partit de Chambéry, traversa encore une fois les Alpes, et vint s'arrêter à l'auberge de Briançon. Le marquis entra en donnant la main à Suzanne, et lui présenta la bonne hôtesse.

Suzanne lui fit présent d'une belle tabatière d'or, contenant un rouleau de cinquante louis, que la bonne femme accepta avec beaucoup de politesse et de reconnaissance.

Nos voyageurs continuèrent leur route le lendemain à la pointe du jour.

Ils arrivèrent à Londres sans accident. Oriel et Osmond se rendirent sans délai dans le comté d'Oxford. Le marquis leva dans la paroisse où il s'était marié, l'acte de son mariage enregistré sous les noms d'*Osmond Lussington* et d'*Elisabeth Julia Travers*. Ils rejoignirent ensuite à Londres leurs compagnons de voyage, et partirent sur-le-champ pour l'abbaye.

Oriel s'arrêta encore dans la ville où Phœbé avait demeuré depuis la mort d'Hubert, afin de chercher sur les registres de la paroisse l'acte de baptême de sa fille, présumant qu'elle avait dû être mise au monde en quelque endroit de ce canton. Ses conjectures se trouvèrent justes, et il trouva sur les registres cet article : — « Elisabeth, fille d'Osmond et d'Elisabeth Julia Lussington, baptisée, etc., etc. »

Il se fit donner un extrait de cet acte, et muni de tous les papiers nécessaires pour constater l'état légitime de sa fille, il ne songea plus qu'à publier son propre mariage, et à reconnaître Suzanne avec un appareil imposant.

Ses vassaux accoururent de plusieurs milles au-devant de leur bon maître et de sa noble famille. L'air retentissait de leurs cris de joie, et les voitures n'entrèrent que difficilement dans les cours de l'abbaye. A peine Suzanne fut-elle descendue qu'elle se précipita dans les bras de sa chère et vénérable Phœbé qui se tenait à l'entrée du château pour la recevoir.

La pauvre Mary était ivre de joie, et voulait la porter encore dans ses bras. La digne mistriss Musgrave et la respectable gouvernante de Suzanne la pressaient alternativement contre leur sein. Tous les domestiques lui baisaient les mains et l'accablaient de bénédictions. Suzanne partageait le ravissement de toutes ces bonnes

gens, et se prêtait avec transport à leurs caresses.

Lorsque l'honnête irlandais s'approcha, le marquis le reconnut aussitôt pour celui qui avait si heureusement dirigé leurs premières recherches, et le présenta à Suzanne.

« Je ne chercherai point, » lui dit-elle en lui tendant la main, « à vous exprimer toute ma reconnaissance. Mon retour en ces lieux prouve assez l'étendue du service que vous m'avez rendu. Vous ne devez plus vous regarder ici comme un simple serviteur, mais comme l'objet de mes soins particuliers. Quelque genre de vie que vous désiriez embrasser, vous n'avez qu'à m'en faire part : je vous aiderai de mon crédit et de ma

bourse. Mais ne vous décidez pas trop promptement , » ajouta-t-elle ; « je veux que vous preniez le tems nécessaire pour y bien réfléchir. »

Le pauvre irlandais, immobile de joie et de surprise, ne put trouver d'expressions pour lui répondre. Il resta la bouche entr'ouverte et les yeux fixés sur elle, jusqu'à ce qu'elle eût achevé de monter les degrés du château. Alors il recouvra le mouvement et la parole, et se mit à faire toutes les extravagances, tous les projets que le délire de la joie peut produire.

Le marquis , afin de célébrer son retour, donna des ordres pour les préparatifs d'une grande fête , et y invita généralement tous les

habitans des environs. Il était pressé de constater les droits de sa fille par une déclaration publique et solennelle, et choisit ce jour pour la faire. Le mariage de Suzanne avec Osmond Lussington devait avoir lieu immédiatement après.

CHAPITRE VIII.

PENDANT que le marquis surveillait les apprêts de la fête, on s'occupait dans l'intérieur de la famille des préparatifs qu'exigeaient les noces de Suzanne. Celle-ci les voyait avec des sentimens bien différens de ceux qu'elle avait éprouvés la première fois. Elle n'avait plus besoin du secours de milady Benting pour soutenir son courage chancelant. La noblesse et l'élévation naturelles de son caractère étaient tempérées par une gaîté décente, un enjouement modeste, qui donnaient à sa figure expressive une

vivacité et une grâce particulières. La physionomie noble d'Osmond s'animait de plaisir en la contemplant, et ses yeux noirs laissaient jaillir la flamme dont son cœur était embrasé.

L'heureux jour tant souhaité arriva enfin. Une robe blanche, emblême de son innocence, relevait l'éclat des charmes de Suzanne; des perles retenaient les tresses et les boucles de ses beaux cheveux. La compagnie se rassembla derrière l'abbaye, sur une large terrasse ornée de caisses d'orangers, d'arbres odoriférans et de pavillons de différentes couleurs. Plusieurs groupes de musiciens étaient distribués à l'entour de distance en distance. Les garçons et les filles des écoles de la

marquise parurent vêtues de blanc, avec des chapeaux de fleurs sur la tête, et servirent des rafraîchissemens. Un rang de siéges, placé à l'endroit le plus élevé et surmonté d'une draperie bleue et blanche, était destiné à la famille du marquis. Celui-ci s'avança donnant la main à sa mère et à Suzanne, et suivi d'Osmond qui conduisait milady Benting. Le cortège de la noce vint ensuite, et prit place sur des siéges placés au-dessous.

La famille reçut de la part des nombreux assistans beaucoup de complimens et de félicitations. Le marquis se leva, salua l'assemblée, et la pria de lui prêter attention pendant quelques minutes. Il se fit un silence général, et le marquis prit la parole :

« Mes amis, » dit-il en s'adressant à tout le monde indistinctement, « j'ai cru qu'il était de mon devoir, autant pour votre satisfaction que pour mon propre avantage et celui de ma famille, de vous faire connaître les événemens survenus depuis la dernière fois que j'eus le bonheur de me trouver au milieu de vous. Je remonterai à une époque un peu éloignée, afin de les exposer avec plus de clarté. Je devins, à dix-huit ans, éperdument amoureux d'une jeune dame que j'épousai secrètement avec l'intention de publier mon mariage aussitôt que j'aurais atteint ma majorité. Avant cette époque, je passai sur le continent, et la laissai en Angleterre. Peu de tems après,

en m'annonça sa mort et celle d'une fille qu'elle venait de mettre au monde.

« Beaucoup d'entre vous, mes amis, rassemblés aujourd'hui dans cette enceinte, ont honoré de leur présence, il y a deux ans, mon mariage avec miss Hubert, et n'ignorent pas la manière extraordinaire dont elle fut enlevée le soir même des noces. Il serait trop long de vous détailler les recherches que je fis pour la retrouver; qu'il vous suffise de savoir que cet événement, dont je croyais ne pouvoir assez m'affliger, que j'avais cru devoir faire le malheur de ma vie, en est au contraire le plus heureux, puisque dans cette personne si chère, devenue mon épouse, j'ai découvert cette même

fille que, d'après de faux indices, j'avais crue morte dans son enfance. »

Il s'éleva dans l'assemblée un murmure général causé par la surprise. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il pût obtenir du silence. Lorsque le calme fut rétabli, le marquis poursuivit son discours en ces termes :

« Cet enlèvement mystérieux fut entrepris et exécuté par une personne qui, pour des raisons secrètes et particulières, soupçonna la véritable naissance de miss Hubert, et qui, pour s'en assurer pleinement, l'emmena en Italie, où ma première femme, trompée, ainsi que moi par de faux avis, s'était retirée depuis plusieurs années, après avoir ap-

pris ma mort et celle de sa fille qu'on lui avait dit être morte en nourrice. C'est en Italie que j'ai découvert la vérité, et que j'ai été informé de tous ces détails. C'est dans ce même pays que mon épouse a fini sa carrière, il y a deux mois environ.

« Ainsi le Ciel a voulu, dans sa miséricorde infinie, préserver un père d'un inceste odieux, lui faire retrouver sa fille, et rétablir celle-ci dans ses droits. »

Il prit Suzanne par la main, et la fit tenir debout à côté de lui.

« Mes chers amis, ce n'est plus miss Hubert que vous voyez devant vous. Je vous présente lady Elisabeth Lussington, ma fille, et l'héritière d'Oriel. »

Suzanne salua gracieusement

l'assemblée, qui lui répondit par les plus vifs applaudissemens.

« Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, » reprit le marquis. « Ma fille vient de recouvrer le nom qui lui appartenait; mais elle est près d'y ajouter un nouveau titre en devenant l'épouse de son cousin Osmond Lussington. Nous allons à l'autel célébrer la cérémonie. J'ose espérer, mes chers amis, que vous l'honorerez de votre présence, et que vous sanctionnerez ainsi l'acte par lequel je viens de reconnaître Suzanne Hubert pour ma fille. »

Ce discours terminé, l'assemblée se sépara pour laisser passer les mariés. Le marquis donnait la main à lady Elisabeth, Osmond à la marquise, et le père d'Osmond à milady Benting. Le cortège de

la noce marchait immédiatement derrière eux, et précédait le reste de l'assemblée. On se rendit à l'église, où Osmond et Elisabeth se jurèrent amour et fidélité, et confondirent leurs mains et leurs ames dans des liens sacrés et indissolubles.

Un mariage est le dénouement ordinaire de la plupart des romans : celui-ci, cependant, doit faire exception à la règle, puisque c'est un mariage qui en forme l'intérêt et le nœud principal. Il paraîtrait singulier peut-être que notre héroïne, après s'être mariée deux fois, ne conservât pas un époux. Restons donc dans la ferme persuasion que celui qu'elle vient d'acquérir est digne de son amour,

et ne cherchera point à rompre des nœuds que le Ciel lui-même semble avoir pris plaisir à former.

Lady Elisabeth fut présentée l'hiver suivant dans toutes les sociétés de la capitale, et ne s'y fit pas moins admirer par la singularité de ses aventures que par son mérite personnel. La douceur de son caractère et l'affabilité de ses manières la firent aimer et respecter de ses égaux et de ses inférieurs.

Le terme fixé aux épreuves d'Eliza approchait; mais lady Elisabeth se trouva dans l'impossibilité de partir pour l'Italie, suivant le projet qu'elle en avait formé. Elle était près de donner à son cher Osmond un gage de leur amour, et la marquise attendait avec toute

l'impatience d'une mère l'instant de presser dans ses bras l'enfant de son aimable Suzanne. Osmond, de son côté, malgré les instances de son épouse, voulut attendre son rétablissement pour entreprendre ce voyage. Ils étaient alors à Londres, chez le père d'Osmond, où ils s'étaient engagés à passer tous les ans, trois mois de la mauvaise saison. Le reste de l'année, ils vivaient à l'abbaye avec Oriel et la marquise.

Lady Elisabeth venait enfin de présenter à son époux le gage précieux de leur union, et commençait à se rétablir. Osmond se préparait à partir pour l'Italie, lorsqu'une lettre lui annonça qu'Eliza était en route pour l'abbaye de Lussington.

La famille se hâta de s'y rendre pour la recevoir. Trois jours après, Eliza revit ses amis et reçut leurs embrassemens. Un heureux changement s'était opéré chez elle. Une gaîté douce, un air calme et serein avaient pris la place de cet air sombre et rêveur qui attristait sa physionomie. Elle se livra de bon cœur aux plaisirs innocens que lui offraient le séjour de l'abbaye et la société de ses amis intimes. Ceux-ci évitèrent toujours de prononcer devant elle le nom de della Castella, et prirent soin de ne jamais troubler les heures qu'elle consacrait à la prière et à la solitude.

Dans le courant de l'été, la bonne Phœbé rendit les derniers soupirs dans les bras de son en-

fant chéri. Elle mourut comme elle avait vécu, pleine de charité envers ses semblables, de confiance en la miséricorde infinie de Dieu, avec l'espoir consolant de se trouver un jour réunie à son frère et à son aimable Suzanne, dans le séjour de l'éternelle paix.

La bonne et fidèle Mary devint la femme de Hume. Tous deux refusèrent l'offre d'une ferme dans les terres du marquis, et préférèrent de rester au service de leur bon maître, l'un comme domestique de confiance du marquis, l'autre comme femme-de-chambre de lady Elisabeth Lussington.

Milady Benting fit toujours, par son esprit et ses aimables qualités, le charme des sociétés qui avaient le bonheur de la posséder. Elle

conserva toujours l'estime de tous ceux qui la connaissaient, et le talent précieux de ne jamais se faire d'ennemis, talent rare chez une femme et chez une personne spirituelle. Elle résidait une grande partie de l'année à l'abbaye où elle se trouvait, disait-elle, aussi à l'aise que chez elle.

Toute cette heureuse famille continua de goûter un bonheur inaltérable, fondé au-dedans sur une union parfaite, au-dehors sur l'estime et la bienveillance générale, et sur les bénédictions de ses vassaux qui ne cessaient d'éprouver ses bienfaits.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

